

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 42 (1978)
Heft: 167-168

Buchbesprechung: Chronique bibliographique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

NOUVELLES BRÈVES

COLLECTIONS.

Au *Centro Studi Piemontesi*, Via Carlo Alberto, 59 - 10123 Torino, a paru :
9. *Lingue e Dialetti nell'Arco Alpino Occidentale*, a cura di G. P. CLIVIO e
G. GASCA QUEIRAZZA, 335 p. — Ce sont les *Actes* du congrès international tenu
sur ce sujet, du 12 au 14 avril 1976, à Turin. Du Mont-Rose au Col de Tende,
toutes les vallées alpines orientales convergent dans le bassin de la plaine pié-
montaise et, pour la plupart, à Turin même. Sur cet espace, cohabitent des
langues diverses : en altitude, l'occitan, le francoprovençal et, dans trois
communes valdotaines, l'alémanique, tandis que dans la plaine, règne le pié-
montais. Le Centro Studi Piemontesi a réuni les linguistes qui ont étudié ces
langues, soit pour faire le point des acquis bien établis et ouvrir des perspectives
de travail, soit pour présenter de nouvelles contributions. Les diverses spécialités
internes de la dialectologie sont représentées dans ces *Actes* : histoire des dialectes,
géolinguistique, aréologie, dialectométrie et langues en contact ; ou bien études
des textes d'archives ou de littérature dialectale ; ou encore toponymie et même
argots dialectaux. — G.T.

Parmi les thèses reproduites à l'*Atelier de l'Université de Lille III* et diffusées
par Champion, 7 quai Malaquais, Paris :

Michel CARAYOL, *Le français parlé à La Réunion. Phonétique et phonologie*,
1977, 633 pages. — Il s'agit d'un français parlé à 9 350 km de Paris, par des
locuteurs qui, pour la plupart, pratiquent le bilinguisme créole/français. L'auteur
s'est proposé de décrire l'un des usages du français contemporain et il
pense à — juste titre — que la confrontation des différents usages réels permettra
de dégager « une norme commune qui ne serait plus confondue avec le modèle
fourni par les locuteurs privilégiés d'une catégorie socio-culturelle donnée ». Une
étude de sociolinguistique précède l'étude proprement phonétique. Parmi
les écarts les plus caractéristiques, on note la prononciation du *r*, les consonnes
occlusives nasalisées, l'allongement de la pénultième du groupe phonétique.
La comparaison des fréquences de chaque phonème en français réunionnais et
en français standard (tableau p. 455) ne fait pas apparaître de bouleversements
importants dans l'ordre des phonèmes, si ce n'est pour l'*a* postérieur et les deux
timbres de *o* ; la fréquence des voyelles est de 45,15 % en français réunionnais
et de 43,2 % en français standard. — G.T.

Dans les Publications du « Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale » de l'Université de Poitiers VI et VII. Paris, A. et J. Picard :

Pierre BEC, *La lyrique française au Moyen Age (XII^e-XIII^e siècles). Contribution à une typologie des genres poétiques médiévaux. Études et textes.* 2 volumes, vol. 1 : études, vol. 2 : textes, 1977 et 1978, 247 et 195 pages.

Dans l'avant-propos, M. Bec présente *La lyrique française au Moyen Age* comme « le complément utile » de sa *Nouvelle anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age*. « Son but essentiel » précise-t-il, « est de fournir une documentation précise sur certains genres lyriques médiévaux (jusqu'à la fin du XIII^e siècle) d'expression française, considérés en soi et indépendamment de leurs auteurs » (p. 7). Le but est parfaitement atteint, 19 genres sont soigneusement étudiés, chacun étant accompagné d'une bibliographie particulière et illustré de quelques textes. Un index des motifs popularisants et un glossaire terminent cet ouvrage qui intéressera, comme le souhaite M. Bec, aussi bien l'historien de la littérature que le folkloriste et le musicologue. Ajoutons que ce livre permettra aux étudiants de littérature médiévale de se familiariser avec des genres que bien souvent ils ne connaissaient que par une définition.

B. HORIOT.

Dans les *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie* a paru, chez Niemeyer, à Tübingen :

160. Carolyn T. SWAN, *The old french Prose Legend of Saint Julian the Hospitalier*, 1977. 118 pages.

Saint Julien l'hospitalier est un saint apocryphe dont la vie a été relatée non seulement en vers et en prose, mais également par le vitrail dans les cathédrales de Chartres et de Rouen. Le mécanisme de base de la création de la légende est simple : un gros péché conduit son auteur à expier par une vie d'ascétisme. Les deux parties qui composent le récit de la légende de saint Julien : récit du péché, le meurtre de ses parents, et expiation de ce péché, constituent une forme commune à toute la littérature médiévale de dévotion.

Les premières vies complètes de saint Julien l'hospitalier datent toutes du XIII^e siècle. La légende en prose qu'a choisi d'éditer C. T. Swan date du 3^e quart du XIII^e siècle. Parmi les 23 manuscrits de cette légende, l'éditeur a retenu comme texte de base celui de la bibliothèque municipale d'Alençon (manuscrit A). Un 24^e manuscrit, possédé par la bibliothèque municipale de Tours, a été détruit en 1940 dans l'incendie de la bibliothèque. A est un manuscrit écrit en francien, au début du XIV^e siècle, il lui manque le demi folio final que C. T. Swan remplace par X, manuscrit francien du XIII^e siècle. L'éditeur a corrigé les erreurs évidentes du scribe, la lecture originale étant toujours gardée dans les notes. Sept manuscrits sont analysés dans les variantes. L'édition du texte est accompagnée d'un glossaire.

B. HORIOT.

164. Robert L. GIEBER, *La Vie Saint Jean-Baptiste*, 1978, xxvi + 242 pages.

La vie de saint Jean-Baptiste a donné naissance au Moyen Age à de nombreuses légendes en prose tandis que trois légendes en vers seulement nous sont

parvenues. C'est l'une de ces légendes en vers que M. Gieber a choisi d'éditer. Il s'agit d'un long poème rimé de 7783 octosyllabes écrit, nous dit son auteur, en 1322 et conservé dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Pour parler de la naissance, de la prédication et de la mort de Jean-Baptiste, l'auteur, probablement un ecclésiastique, suit étroitement les évangiles, mais il interrompt fréquemment sa narration pour expliquer ou discuter ce qu'il rapporte. La langue de l'auteur présente un mélange dialectal des régions de l'ouest. L'édition du texte est accompagnée d'un index des noms propres et d'un glossaire.

B. HORIOT.

167. Ralph PENNY, *Estudio estructural del habla de Tudanca*, 1978. 300 p., dessins, photographies.

Cet ouvrage mériterait un examen détaillé du point de vue de la linguistique hispanique. Nous nous bornerons toutefois ici à signaler son intérêt méthodologique : il renoue en effet heureusement avec une tradition qui avait fait la preuve de son utilité, mais que les modes avaient amené à délaisser un peu, celle de la monographie dialectale. Le relevé linguistique effectué à Tudanca (prov. de Santander) par M. Penny tient évidemment compte des acquis récents de la discipline : la phonologie, par ex., y a droit de cité au même titre que la grammaire et le lexique. Pour ce dernier, très copieux, signalons l'intéressant chap. consacré à la toponymie, et applaudissons à la part, très large en définitive, qui est faite à l'ethnographie (sous des rubriques comme : Jeux et distractions, Superstitions ; sans oublier, bien sûr, divers vocabulaires techniques). Un très bel Index facilite la consultation de ce livre, incontestablement utile.

J.-C. DINGUIRARD.

Une nouvelle collection *Le parlate italiane* éditée par le Centro residenziale di Studi Pugliesi, à 71040 Siponto (Italie) fait paraître son premier ouvrage : I, 1 Michele MELILLO, *Prima di Dante : tra l'Italia mediana e quella settentrionale*, 1978, 136 pages. — L'ensemble du travail présentera les traits propres à chacun des dialectes italiens anciens (antérieurs à Dante), tels qu'ils apparaissent à travers les textes dont on dispose pour chacune des régions italiennes. Ce fascicule ne traite pas de la Toscane et présente les données périphériques, d'abord celles du Sud et du Centre, pour les régions de 1^o Cassino, 2^o les Abruzzes, 3^o Molise (d'après le seul texte des ermites du Mont-Capraro), 4^o Rome, 5^o Naples, 6^o les Marches, 7^o l'Ombrie. Pour l'Italie du Nord, des textes permettent d'individualiser les régions dialectales de 1^o Bologne, 2^o Vérone, 3^o la Vénétie, 4^o Venise, 5^o Trévise, 6^o Belluno, 7^o la Lombardie de Crémone, 9^o la Lombardie de Milan, 10^o le Piémont, 11^o Gênes. — G.T.

Dans *Beiträge zur französischen Etymologie* de Bonn a paru l'« inaugural-Dissertation » de Christa-Eleonore TAFEL qui présente des groupements originaux et des explications nouvelles pour *croc*, *croquer*, *roquer* ainsi que pour l'ancien occitan *crossar* et le français *crosse*. D'autres développements portent sur la famille de *garrot* et sur un ensemble des formes romanes qui viennent d'un latin **fullicare*. — G.T.

Dans *Romanistische Versuche und Vorarbeiten* du Séminaire roman de l'Université de Bonn, ont paru :

38. Peter BLUMENTHAL, *Die Entwicklung der romanischen Labialkonsonanten*, 1972, 213 pages.

52. Horst BURSCH, *Die lateinisch-romanische Wortfamilie von *INTER-PEDARE und seinen Parallelbildungen*, 1978, 274 pages. — Après avoir étudié la forme latine à partir du texte *VARIIS INFLEXIBUS INTERPEDAVIT*, H. B. examine les équivalences entre les deux suffixes *INTER* et *INTRA*, notamment dans les composés issus de *INTER* ou *INTRA PEDES*, dont on trouve de nombreux aboutissants en gallo-roman. Il aborde ensuite l'étude de la famille de **PEDARE*. Des mauvaises coupures du préfixe permettent des rapprochements avec l'ancien français *treper* « danser », avec *trappe* « piège » et même avec *trop*, *troupe*, *troupeau*. — G.T.

Dans la collection *Romanica Aenipontana* d'Innsbruck a paru :

11. *Studien zum Ampezzanischen*, 1978, 177 pages. — L'ouvrage regroupe quatre études : 1^o Johannes KRAMER, *Ampezzanische Wörterbücher und Grammatiken*, p. 9-17. — Bibliographie commentée des ouvrages sur Ampezzo ; regrets sur la multiplicité des graphies. 2. J. KRAMER et B. Monica QUART, *Die Vitalität des ampezzanischen in Cortina d'Ampezzo*, p. 19-39. — Étude socio-linguistique avec dernier recensement et situation des langues. Le parler ladin est en danger à cause du tourisme et surtout de la forte implantation d'Italiens venus de régions non ladines. Une enquête permet de constater qu'une partie du vocabulaire ladin est inconnue ou du moins n'est pas utilisée par la plus jeune génération. 3. J. KRAMER, *Skizze des ampezzanischen phonemsystems*, p. 41-57. — Établissement du système phonologique de Cortina d'Ampezzo. 4. Jürgen ROLSHOVEN, *Quantitative Phonologie des ampezzanischen*, p. 59-170. Étude distributionnelle des phonèmes et des traits distinctifs avec publication des listings. L'ouvrage publie quatre textes en ladin. — G.T.

A la Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain (dépositaire : Éditions Peeters, B. P. 41, Louvain), a paru :

12. Willy BAL et Jean GERMAIN, *Guide bibliographique de Linguistique Romane*, 1978, 267 pages. — Ouvrage utile qui regroupe sous la même couverture 1^o une bibliographie sélective, mais très utile, concernant les grands outils de bibliographie générale ; 2^o une bibliographie de linguistique générale, dont les titres ont été choisis en vue des études romanes ; 3^o une bibliographie de linguistique romane dont la matière est divisée par domaines romans. Des astérisques (un ou deux) mettent en évidence les ouvrages jugés plus importants. Ce guide rendra des services aux étudiants belges en linguistique romane, pour qui il a été conçu, et à d'autres romanistes.

G. TUAILLON.

REVUES.

Le Bulletin du Centre d'Études Médiévales et Dialectales de l'Université de Lille III, dont le numéro 1 a paru en mars 1978, sous la devise *Bien dire et bien apprendre*, regroupe des études historiques, linguistiques et littéraires. Au sommaire du premier fascicule : A. DERVILLE, *La réduction des jachères au Moyen-Age dans la Flandre Wallonne*, p. 1-11 ; B. DELMAIRE, *La fortune d'une bourgeoise de Béthune à la fin du XIII^e siècle*, p. 12-29 ; J. TROTIN, *La charte de Trith et Maing de 1330*, p. 30-50 ; D. POULET, *Mots et expressions de La Couture*, p. 51-55 ; *Quelques mots intéressants du parler d'Audruicq*, p. 56-67 ; G. BLANGEZ, *Proverbes dans le « Ci-nous-dit »*, p. 68-78 ; H. ROUSSEL, *Le thème de la folie dans le prologue du « Jeu de la Feuillée »*, p. 79-85 ; F. SUARD, *La réconciliation d'Erec et Enide*, p. 86-105.

Grammatica V, 1977, revue publiée par l'Université de Toulouse-Le Mirail (cf. le compte rendu précédent, *RLiR* 40, 1976, p. 199) présente le sommaire suivant : Robert GARRETTE, *Parataxe et autres modes de juxtaposition*, p. 3-18 ; Jean-CLAUDE DINGUIRARD, *Encore les connotations*, p. 19-31 ; Catherine VIGNEAU, *L'appellatif familier : la Cendrillon de la phrase*, p. 33-51 ; Christian MOLINIÉ, *L'adverbe de quantité. Propriétés grammaticales d'une sous-classe d'adverbes du français*, p. 53-71 ; Michel BALLABRIGA, *Analyse linguistique de texte*, p. 73-88 ; Pierre CANIVENC, *Les serpents sifflent (Notes sur « Andromaque » de Racine)*, p. 89-93.

Verbum, Revue de linguistique publiée par l'Université de Nancy II. — Le tome 1^{er} de cette nouvelle revue vient de paraître, sous la forme de deux fascicules. Dans l'avant-propos, M^{me} NAÏS, directrice de la revue, présente la nouvelle publication périodique : « 2 numéros par an. Toutes les trois livraisons, nous donnerons un numéro spécial ». La revue sera éclectique : toutes les langues, toutes les écoles : « aucun ostracisme, aucun privilège non plus ». Les romanistes seront intéressés, dans le premier fascicule, par : P. DEMAROLLE, *Histoire du vocabulaire et vocabulaire de l'histoire : sur l'emploi du mot « framée »*, p. 23-38 ; E. FAUCHER, *Les machines comparantes*, p. 39-56 ; R. HODOT, *La formation de latin « iubeo »*, p. 57-67 ; A. TROGNON, *Sur la notion de stratégies verbales de groupe*, p. 99-108 ; dans le fascicule 2, par : Ch. BRUCKER, *Aspects linguistiques de l'humanisme aux XIV^e et XV^e siècles : les constructions infinitives en moyen français et en moyen-haut allemand (Denis Foulechat et Nicolas von Wyle)*, p. 23-51 ; B. COMBETTES, R. TOMASSONE, *L'adverbe comme constituant du groupe de l'adjectif*, p. 53-68 ; E. FAUCHER, *Sémantique des discours rapportés*, p. 69-85 ; A. LANLY, *Sur l'origine des verbes romans occidentaux signifiant « aller »*, p. 109-118 ; S. MONSONEGO, *A propos du traitement de la morphologie en grammaire générative*, p. 119-151.

Bulletin des Jeunes Romanistes, au Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg et à la Librairie Klincksieck, à Paris. — Le numéro double 21-22 de janvier 1978 regroupe quatre

études sur la notion de recevabilité en linguistique présentées au séminaire dirigé par Robert MARTIN : Robert MARTIN, *Qu'est-ce que la sémanticité ?* (p. 7-19) ; Georges KLEIBER, *Phrases et valeurs de vérité* (p. 21-66) ; Georges KLEIBER et Martin RIEGEL, *Les « grammaires floues »* (p. 67-123) ; Monique DEBIEVRE, *La conscience de l'acceptabilité en français contemporain* (p. 125-147).

DIVERS.

Jan FENNIS, *La « Stolonomie » et son vocabulaire maritime marseillais*, APA-Holland University Press, Amsterdam, 1978, 577 pages. — L'ouvrage procure une édition critique d'un manuscrit datant du milieu du XVI^e siècle et contenant un texte adressé à Henri II ; il s'agit du « plus ancien traité sur les galères qu'on connaisse ». L'introduction fort documentée se termine sur une étude linguistique qui rejette le jugement de Vidos sur le caractère italienisant de la langue : c'est un texte français dont « les termes techniques ont été empruntés au jargon naval de Marseille ». Après avoir publié le texte (une cinquantaine de pages) l'auteur oppose les deux vocabulaires maritimes français : le vocabulaire de Ponant, qui est essentiellement nourri de mots scandinaves, néerlandais, anglais et franciques, s'oppose au vocabulaire du Levant qui regroupe des mots grecs, latins, romans, arabes et turcs. Dans cette étude lexicologique l'auteur analyse toutes les sources du vocabulaire levantin et de ses voies de pénétration dans l'usage du Midi de la France. La troisième partie, lexicographique, publie un article critique sur chacun des mots de la langue maritime contenus dans la *Stolonomie*. — G.T.

Félix ARNAUDIN, *Contes populaires de la Grande-Lande*. (Première série), Groupe des Amis de Félix Arnaudin, Écomusée de Marquèze, 40630 Sabres, 1977, 612 pages. — Les romanistes pourront trouver dans cet ouvrage de nombreux textes en gascon landais, avec traduction sur la page d'en face. Ces textes de littérature populaire ont été recueillis par Arnaudin, dans le dernier quart du XIX^e siècle. Ils ont été, en partie, publiés par A. Dupin en 1965 ; ils sont à nouveau publiés dans une nouvelle édition revue et augmentée par J. Boisgontier. Ces textes ont été recueillis à une époque où la littérature orale était encore vivante et servie par la dernière (ou l'avant-dernière ?) génération de conteurs populaires ; ils sont présentés et traduits par un bon spécialiste de dialectologie occitane. Ces cent-un contes publiés racontent, pour la plupart, des histoires merveilleuses où interviennent, selon les textes, le Bon Dieu et le diable, des sorciers et des loups-garous, des fées ou d'autres êtres de légende, comme Jean de l'Ours ou l'Ogre. Vieilles traditions orales en bon langage gascon qui devraient intéresser ethnologues et romanistes. — G.T.

REVUE DES REVUES

Rivista Italiana di Dialettologia, Cooperativa Libraria Universitaria Editrice Bologna, via Marsala, 24 - 40126 Bologna (Italie).

Tome I, 1978. Cette nouvelle revue, qui paraît au printemps 1978, porte un sous-titre *École, Société, Territoire*. Les promoteurs veulent annoncer par cette devise en trois mots, qu'ils entendent faire sortir la dialectologie de la linguistique « mono-disciplinaire » et que la pluridisciplinarité avec la sociologie, l'histoire, la didactique, la géographie et l'aménagement du territoire sera privilégiée dans la nouvelle revue.

G. SANGA, *Il dialetto. Appunti di linguistica materialista*, p. 13-44. Mais ce n'est pas exactement à la sociologie, science qui ne s'est pas dotée du « concept de classe sociale économiquement déterminée » que se rattache le premier article, mais à la philosophie marxiste. G. S. lie de façon directe les situations linguistiques et les situations sociales, comme le linguiste Marr et, analysant la polémique entre le linguiste et Joseph Staline, le dialectologue italien fait remarquer que Staline ignorait tout de la complexité de l'« articulation linguistique de la société » qui repose sur la coexistence de la langue nationale et des dialectes. G. S. voit donc dans la complexité que les dialectes apportent à une situation linguistique, une possibilité d'appliquer à nouveau la rigueur doctrinale de Marr, enrichie, il est vrai, de tout l'apport de Gramsci. Cela nous conduit à la conclusion que je traduis : « La langue est indissolublement liée à la condition de classe et au degré de développement économique : qu'il soit bien entendu qu'une défense effective du dialecte signifie aussi une défense des conditions de vie dont il est l'expression, avec tout ce que cela comporte de misère, de retour en arrière et de souffrance ». Certes, comme les choses ne sont pas immédiatement aussi simples, la dernière ligne de l'article proclame le devoir de veiller « au respect de la dignité culturelle des hommes, qu'ils parlent le dialecte ou la langue nationale ». Ce néomarrisme devra veiller, quant à lui, à ne pas trancher, de façon catégorique et sommaire, dans l'analyse de la relation extrêmement complexe qui unit ou qui enchevêtre les données sociales et les actes de communication linguistique. — G. BERRUTO, *Uso di italiano e dialetto a Bergamo. Alcuni dati*, p. 45-77. Étude de sociolinguistique sur 120 personnes bien représentatives de l'ensemble de la population de Bergame. Le questionnaire porte sur la connaissance et l'emploi du dialecte local. L'analyse se fait au moyen de plusieurs jeux de catégories : d'abord le sexe, puis l'âge (20, 40, 60 ans), puis la classe sociale (étudiants, ouvriers, petite bourgeoisie, moyenne et grande bourgeoisie). Il en résulte que dans la ville de Bergame (200 000 habitants) l'usage du dialecte est bien vivant, que le choix entre italien et dialecte dépend de facteurs très complexes, que la catégorie qui donne, dans les calculs, les différences les plus pertinentes est le sexe : les femmes étant beaucoup moins dialectophones que les hommes. — T. POGGI SALANI, *Tra cultura e lingua. Un uomo parla di sé e della sua vita (mezz' ora di registrazione)*, p. 78-98. L'article montre les difficultés que rencontre l'analyse linguistique d'un texte oral enregistré. L'informateur parlait de sa vie

(idées politiques, relations entre un boulanger et ses clients, première guerre mondiale) dans un italien régional du Milanais. L'auteur analyse les articulations d'un développement oral et mesure le degré de compréhension d'un tel enregistrement écouté hors de tout contexte et non expliqué par les réponses aux questions qu'on pose à l'informateur pour rendre son discours compréhensible. L'auteur étudie aussi les caractéristiques phonétiques et morphologiques de cet italien de la région de Milan, qui, si naturel et si spontané qu'il soit, admet deux variétés « *alta e bassa* ». — A. ZAMBONI, *Recenti discussioni sul problema ladino*, p. 99-115. Discussions de quelques problèmes linguistiques traités dans les *Atti* (1976) du colloque interdisciplinaire Ladin, tenu à Vigo di Fassa et dans l'ouvrage *I Ladini* de Sabbatini. L'idée essentielle de ces présentations critiques est reprise dans une conclusion qui plaide pour une sauvegarde de la langue ladine et de la culture qu'elle exprime. C'est l'affaire des Ladins eux-mêmes, dit l'auteur, ils doivent obtenir et utiliser au mieux le droit d'employer le ladin dans les journaux, à la radio et à la télévision. Mais il serait vain de faire reposer cette sauvegarde sur une opposition stupide des langues ; mieux vaut établir un bilinguisme italo-ladin, à condition que ce bilinguisme voulu, conscient et lucide devienne véritablement créateur.

La seconde partie porte le titre de *Strumenti* et traite d'une question particulière. Pour ce numéro, Luciano GLANNELLI et Glaucio SANGA ont regroupé des articles sur le problème de la graphie. — L. COVERI et L. GIANNELLI, *Il problema della grafia*, p. 119-120. Les deux auteurs exposent toutes les implications linguistiques de la question et tracent un programme qui doit s'étendre sur plusieurs numéros. — F. FORESTI, *Il rapporto tra sistemi grafici e sistemi fonologici con particolare riguardo all'italiano*, p. 121-152. Si l'on compare l'alphabet italien à la liste des phonèmes de la langue, on ne note qu'un double emploi : *c* et *q*, on ne relève qu'une seule lettre étymologique *h*, qui sert le plus souvent de signe diacritique derrière *c*. Mais huit lettres ont deux valeurs : pour *c*, *g*, *z*, *s*, le contexte phonétique permet toujours une distinction sûre ; pour la lecture vocalique ou consonantique de *i* et de *u*, l'écart n'est pas grand et relève de la phonétique combinatoire ; pour *e* et *o*, la confusion entre timbres ouverts et timbres fermés est plus grave, mais ne complique tout de même pas beaucoup un système graphique simple et clair. Mais les diversités régionales de l'italien, numériquement plus importantes que la prononciation florentine, empêchent ce système d'avoir un rôle orthoépique efficace. Les vrais difficultés résident là pour l'auteur, qui attire particulièrement l'attention sur les prononciations simplifiées de l'Italie du Nord pour les consonnes graphiquement doubles. — L. CANEPARI, *Presentazione e applicazione all'italiano e alle sue varietà del sistema di trascrizione IPA*, p. 151-166. L'article passe en revue nombre d'articulations propres aux multiples italiens régionaux et présente la façon de les transcrire en API, avec ou sans signes diacritiques. — G. SANGA, *Sistema di trascrizione semplificato secondo la grafia italiana*, p. 167-176. Un tableau, à la page 170, donne un système de transcriptions simplifiées, pour permettre la lecture de la revue à un public plus large que celui des spécialistes. La simplification n'est que graphique, car les distinctions phonétiques sont bien assurées.

Chronique bibliographique. Cette revue s'annonce comme l'instrument indispensable et commode pour la dialectologie italienne : sa chronique bibliographique (160 pages dans ce premier numéro) classe les ouvrages recensés selon un plan précis et détaillé, faisant une place à chaque province administrative ; de plus cette chronique mentionne, en plus des articles et des ouvrages publiés, les mémoires universitaires (*tesi di laurea*) qui restent ordinairement inconnus du public.

G. TUAILLON.

Cahiers de Lexicologie, publiés par B. Quémada. Besançon, tome 31, 1977. II. (Cf. compte rendu précédent dans *RLiR*, 41, 1977, p. 403.)

L. DELATTE, M. DUCHESBE-DEGEY, S. GOVAERTS, J. DENOOR : le traitement automatique de la langue française au laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes de l'Université de Liège (Université de Liège, p. 3-29).

Le laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes (L. A. S. L. A.) a mis au point depuis 1965 un programme d'analyse morphologique du latin qui, au cours des années, s'est sans cesse perfectionné. Ce programme a été adapté à l'analyse morpho-syntactique automatique du français contemporain. Cette adaptation a posé naturellement aux chercheurs de Liège un certain nombre de problèmes. « Cet article a pour but de décrire les moyens utilisés et les programmes élaborés » pour conduire un tel type d'analyse. Il comprend quatre parties, qui sont clairement annoncées mais assez difficiles à repérer dans le développement : 1. Problèmes posés par l'enregistrement des textes sur cartes mécanographiques — par l'alphabet et le mot notamment — et solutions adoptées. 2. Nature des informations lexicologiques et grammaticales enregistrées à propos de chaque mot du texte. 3. Exposés des procédé automatiques qui permettent d'analyser et de lemmatiser les mots d'un texte. 4. Programme de levée automatique des amphibologies. Sans entrer dans le détail de toutes ces opérations, je me contente de citer quelques lignes qui me paraissent résumer assez bien l'essentiel des trois premiers points : « Les données d'entrée dont l'ordinateur dispose sont les formes d'un texte, enregistrées sur disque en ordre alphabétique. La décomposition des formes s'effectue lettre par lettre, à partir de la droite. La première lettre isolée est considérée comme une désinence possible et le reste du mot comme un radical possible. Il est important de noter que l'ordinateur commence son analyse par ce radical pour lequel il consulte son dictionnaire. Ce n'est que lorsqu'un radical a été isolé que s'effectue la recherche d'une désinence. » Le dictionnaire et la table des désinences sont décrits en détail.

A. BORILLO, J. TAMINE : Syntaxe et lexique : quelques exemples de l'interdépendance des propriétés syntaxiques (Université de Provence, p. 63-94).

Le problème des rapports entre « la forme de la langue et le sens qu'elle véhicule » n'est pas nouveau. Il se pose aujourd'hui avec une certaine acuité : la forme est-elle ou n'est-elle pas indépendante du sens, la syntaxe de la sémantique ? Pour les structuralistes et les transformationnalistes de la théorie standard, syntaxe et sémantique sont indépendantes. L'autre position est celle de

F. Brunot, définie dans l'Introduction de *La pensée et la langue* où est affirmé que les formes linguistiques n'ont aucune autonomie et ne peuvent être décrites en dehors de la pensée qu'elles expriment. Entre ces deux positions extrêmes, les auteurs recherchent « une voie moyenne ». Ils entendent se situer par rapport à Brunot et à la tradition française dans la perspective de la conférence à Amherst, *questions of Form and interpretation*, où Chomsky « réfère à l'histoire de la linguistique en se situant par rapport à Jespersen ».

Dans l'analyse linguistique on peut déterminer l'existence de trois niveaux : 1. Mise en évidence des régularités formelles du langage. 2. Mesure de l'incidence du lexique sur la syntaxe. 3. Interprétation de ces deux niveaux en les reliant à l'énonciation. Dans certains secteurs s'impose une description formelle, contrairement aux thèses de Brunot. C'est le cas pour les particules préverbales que A. B. et J. T. analysent en premier lieu, c'est le cas aussi pour l'apposition nominale où le choix, par exemple, de la présence ou de l'absence de déterminant devant le terme apposé n'est pas libre. Après avoir constaté qu'il existe bien un système linguistique autonome, les auteurs s'interrogent sur le niveau intermédiaire entre le domaine du formel (du syntaxique) et la pensée, niveau « que représente l'articulation du lexique et de la syntaxe ». C'est cette réflexion qui constitue l'essentiel de l'article. Elle est menée à partir de deux exemples longuement analysés : celui des appositions et celui des interro-déclaratives — qui sont d'ailleurs replacées dans l'ensemble plus large que constituent les formes de l'interrogation en français. Les types de constructions ici examinées, dont le choix est justifié avec soin, sont : 1. Croyez-vous que P. 2. Voulez-vous que P. 3. Que voulez-vous qu'il lui arrive (interrogation partielle). Est étudiée enfin « l'interprétation de la portée que donne à ces divers énoncés le locuteur dans l'emploi qu'il en fait dans la situation de discours qui est la sienne... ». « L'introduction directe des protagonistes du dialogue et leur situation temporelle fait passer l'énoncé sur le plan du discours et par là même lui confère une dimension nouvelle. » On peut apercevoir à travers quelques indications, trop brèves, l'importance et l'intérêt de cette étude.

Ce cahier contient trois autres contributions dont nous donnons simplement le titre. Les deux premières ne concernent pas la linguistique romane ; elles seront appréciées sur le plan méthodologique :

3. OLNEY, J. SCHONFELD, VAN LAM : *Computer processing of the etymologies in a standard dictionary : preliminary results* (System Development Corporation Santa Monica, p. 33-62). Il s'agit du *Webster's Seventh New Collegiate Dictionary*.

D. ROSS : *Structural elements in Keat's sonnets and Odes* (University of Minnesota, p. 95-117).

N. CALZOLARI : *An empirical approach to circularity in dictionary definitions* (CNUCE, Institute of CNR, University of Pisa, p. 118-128).

J. BOURGUIGNON.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Robert MARTIN, *Inférence, Antonymie et Paraphrase*. Bibliothèque française et romane. Série A : Manuels et Études linguistiques, 39. Paris, Klincksieck, 1976. 1 vol. de 176 pages.

Nous ne sommes plus en 1932 où F. Brunot écrivait dans ses *Observations sur la grammaire de l'Académie* : « A l'histoire et à la psychologie, qui expliquent tout ou à peu près, on substitue la logique, qui n'explique presque rien. » Robert Martin marque un intérêt constant pour la logique, entendue en un sens différent de celui dans lequel le prend Ch. Serrus, par exemple. Il tente ici de soumettre à la formulation les notions d'*Inférence, Antonymie et Paraphrase*. Peut-être faut-il souligner, dès le départ, le sous-titre de l'ouvrage : *Éléments pour une théorie sémantique*. C'est, en effet, à partir d'une étude de ces trois types de relations que l'auteur pourra s'interroger sur la structure sémantique de la langue. Le but de ce travail est bien évidemment « d'esquisser une théorie sémantique capable — si possible — d'expliquer les relations logiques entre des phrases quelconques du français ». On voit que R. M. pense plus à l'une des formes possibles de sémantique théorique qu'aux réalisations déjà obtenues — s'agissant même de la « sémantique générative », cependant encore « dans l'enfance ». Parmi les voies possibles donnant accès à cette « terra incognita », il a choisi celle qui « dit l'essentiel de son métalangage aux logiques formelles ». Ce métalangage, nécessairement hermétique pour ceux qui ne sont pas encore familiarisés avec de telles procédures, devient accessible grâce aux définitions que donne l'auteur (sommairement selon lui !) de « toutes les notions logiques utilisées même les plus banales ». Banalité toute relative, penserons-nous.

C'est dans le premier chapitre — *Les buts d'une théorie sémantique. Pour une théorie des relations de vérité entre phrases* — que R.M. expose avec clarté les relations fondamentales entre propositions et l'emploi des opérateurs. Que « l'une des fonctions d'une théorie sémantique [soit] de définir les relations de vérité qui unissent les phrases » est à l'heure actuelle un des points importants de la recherche. Ce problème a fait l'objet d'une communication de Mad. Kerbrat-Orrechioni au récent colloque du Centre de recherches linguistiques et sémiologiques de Lyon : *Déambulation en territoire aléthique* (Stratégies discursives, P. U. L. Lyon, 1978, p. 53-102). Il n'est possible d'établir une relation de vérité qu'entre des phrases « grammaticalement bien formées et sémantiquement interprétables ». Cette contrainte amène l'auteur à s'interroger sur la définition du sens d'un énoncé, ce qui le conduit à distinguer *sens, signification et information* et à poser les problèmes de *l'acceptabilité* (notion sur laquelle il reviendra dans son dernier ouvrage : *La notion de recevabilité en linguistique*. B. F. R. D 11) et de *l'ambiguité*. Il privilégie la relation $\square (p \Rightarrow q)$ — c'est-à-dire : il est nécessaire que p implique q — par rapport à la relation $(p \Rightarrow q)$. « La relation nécessaire est liée, non pas à la vérité contingente des faits, mais à une vérité d'un autre ordre, durablement inscrite dans la structure même de la langue » (p. 31).

Après ces préliminaires, il est plus aisé de définir les trois types de relations qui font l'objet de cette étude. Soit deux phrases désignées par P_i et P_j : 1. Si P_i implique logiquement P_j il s'agit d'une relation d'*inférence*. 2. Si P_i exclut logiquement P_j il s'agit d'une relation d'*antonymie*. 3. Si P_i est logiquement équivalent de P_j il s'agit d'une relation de *paraphrase*.

Le temps me manque, et aussi la compétence, pour conduire une analyse satisfaisante des chapitres consacrés à l'étude de ces trois types de relations. Le terme d'*Inférence* recouvre, pour l'auteur, à la fois la relation d'implication proprement dite et la relation de présupposition. « Une fois définie cette importante opposition, écrit-il page 38, nous essaierons de déterminer les conditions de langue qui créent en discours, entre énoncés, d'une part des rapports d'implication et d'autre part des rapports de présupposition » (chapitre II).

Trois sortes de relations entre énoncés répondent à la définition de l'*Antonymie* : disjonction exclusive (contradiction), incompatibilité logique (contrariété), disjonction inclusive. « Tout le problème est de définir avec précision les mécanismes linguistiques par lesquels se créent ces différentes relations. » Ici interviennent deux concepts qu'il est nécessaire d'opposer : Négation et Inversion. Ce sont, « au plan de la composante sémantico-logique, deux opérateurs logico-linguistiques » (p. 59). Cette distinction permettra de montrer comment se réalise, d'une part l'antonymie grammaticale et, d'autre part, l'antonymie lexicale. Le dernier paragraphe de ce chapitre III porte sur « Les effets de l'antonymie sur les propositions singulières et sur les propositions quantifiées » (p. 69).

La notion de *Paraphrase* est difficile à cerner. Plusieurs définitions en ont été données. R. M. retient celle-ci : deux phrases sont en relation de paraphrase si leur sens logique est le même — définition par l'équivalence. Il montre que cette définition permet « de retenir, parmi les paraphrases, les variations obtenues par simple modification des éléments topicalisés » (p. 86). Trois formes de paraphrases sont examinées parmi toutes celles qui sont possibles : 1. Paraphrase par variation connotative. 2. Paraphrase par double antonymie (double négation, double inversion) qui est « un aspect très particulier de la paraphrase de topicalisation ». 3. Paraphrase par substitution synonymique. Le commentaire du premier type nous vaut une étude excellente du problème de la connotation (p. 88-102). En fin de chapitre est proposée une définition plus précise de la paraphrase : « — deux phrases p et q sont en relation de paraphrase linguistique si leur sens est le même et si elles ne s'écartent que par leurs topicalisations et leurs connotations. — deux phrases p et q sont en relation de paraphrase pragmatique si, en dépit de différence de sens, elles ont le même sens situationnel (ou *signification*). »

Le projet, formulé dès l'introduction et indiqué dans le sous-titre de l'ouvrage, fait l'objet du dernier chapitre qui est moins une conclusion qu'une invitation à une recherche plus poussée. La théorie n'est pas construite, elle se construit. Elle sera, déclare R. M., « centro-sémantique » ou « semanticienne » — comme la linguistique guillaumienne ou le « syncrétisme » de Bernard Pottier, donc différente d'un modèle comme l'Analyse en Constituants immédiats ou des

modèles syntaxico-sémantiques, tels la grammaire générative dans sa version standard ou « étendue ». Le modèle proposé « est constitué de trois systèmes différents : deux systèmes sémantiques, l'un dénotatif, l'autre connotatif, et un système pragmatique d'interprétation. La sémantique rend compte du *sens*, la pragmatique de la « *signification* ». Pour conclure, je citerai seulement quelques lignes dans lesquelles R. M. définit son projet : « On s'interroge tout d'abord sur le schéma général [du] modèle, puis on essaie de justifier la place qu'y tient une « composante sémantico-logique » et la structure qu'il paraît souhaitable de lui donner ; en particulier quelques réflexions sur les systèmes fonctoriels viendront clore une étude qui n'est rien autre qu'une esquisse dont il faudrait reprendre et creuser presque chacun des aspects » (p. 120).

Jean BOURGUIGNON.

DOMAINE ITALO-ROMAN

ÉTUDES.

Dieci anni di linguistica italiana (1965-1975), a cura di D. GAMBARARA e P. RAMAT, Bulzoni, Roma 1977, p. I-x e 1-462.

Col « duplice fine di promuovere : a) l'orientamento teorico, attraverso una comunità di studiosi nel cui ambito ogni prospettiva di ricerca linguistica trovi pieno riconoscimento ed appoggio ; b) l'orientamento applicativo attraverso il contatto sistematico tra studiosi » la Società di Linguistica Italiana ricorda il suo decennale con la pubblicazione di questo ponderoso volume bibliografico. Tale ricorrenza tuttavia non rappresenta altro che l'occasione per fornire agli studiosi un utilissimo strumento di lavoro che colma almeno in parte il periodo compreso fra la fondamentale bibliografia di R. A. Hall jr. (*Bibliografia della Linguistica Italiana*, I-III, Firenze 1958 ; *Primo Supplemento*, 1956-1966, ivi, 1969) e la pionieristica — anche se parziale — iniziativa dell'editore Pacini (*Bibliografia Linguistica Italiana*, Pisa, 1975-sgg.). A singoli specialisti sono stati affidati settori specifici della sterminata produzione linguistica del periodo compreso fra il 1965 e il 1957 col preciso scopo di approntare bibliografie parziali corredate di brevi presentazioni. Di tale metodologia è pertanto fin troppo facile prevedere i pregi e i difetti : questi, in verità, presenti anche ai curatori, sono pressoché irrilevanti (criteri non uniformi e alcune inevitabili sovrapposizioni nelle citazioni bibliografiche). Fra quelli occorre menzionare la solidità d'impianto di quasi tutte le presentazioni che, lungi dal volgere alla frammentarietà, rappresentano veri e propri saggi e contribuiscono a rendere l'opera non mero strumento di consultazione. Inevitabile è stato pertanto il superamento dei limiti cronologici imposti preventivamente : spesso, ad esempio, si dà notizia di pubblicazioni in corso di stampa o appena progettate.

L'opera, suddivisa in cinque parti, comprende contributi sulla storia e sulla situazione attuale della linguistica in Italia e delle lingue d'Italia ; si occupa inoltre dei settori tradizionali della linguistica e dei diversi approcci teorici ;

accenna infine alla situazione di quelle discipline che hanno gradi diversi di intersezione con la linguistica.

Della storia degli studi tradizionali sulla lingua italiana si occupa A. Stussi il quale sottolinea nelle opere citate il superamento, da parte della linguistica positivistica di ascendenza ascoliana, della « questione della lingua » propriamente detta.

D. Gambarara, dopo una breve rassegna dei centri universitari che si occupano di linguistica e di dialettologia, mette in risalto il fatto che la linguistica italiana è stata prevalentemente storico-comparativa con un taglio filologico a geolinguistico, prevalendo in essa considerazioni 'orizzontali' dei rapporti fra codici. Il rinnovamento della linguistica in Italia passa invece attraverso il rovesciamento di tale prospettiva : la nascita della sociolinguistica ha comportato maggiore attenzione ai rapporti 'verticali' all'interno della società. Tuttavia ciò non è avvenuto in virtù di una meccanica contrapposizione fra « Storia » e « Struttura », bensì grazie ad un dinamico eclettismo che non disdegna approcci sia induktivi sia deduttivi. Artefici di tale mutamento sono stati, oltre ai singoli, i gruppi, i convegni e le riviste ; altre ragioni 'più profonde' che pure esistono, alle quali accenna l'Autore, meriterebbero meno apodittiche valutazioni onde evitare un eccessivo teleologismo ideologico.

Costretta nel neoidealismo crociano, la cultura linguistica italiana ha tratto giovamento dalle numerose traduzioni apparse in questo periodo. L'allargamento di orizzonti è stato tuttavia, almeno in parte, offuscato dal disordine cronologico nell'uscita delle traduzioni stesse, indice, secondo quanto sostiene giustamente L. Rosiello, di un'affrettata assimilazione di contenuti.

Delle pubblicazioni riguardanti la storia della lingua italiana si è occupato F. Sabatini : ad una prima fase in cui era esclusivo l'interesse per la lingua egemone, ha fatto riscontro successivamente una progressiva attenzione alle lingue d'Italia sia in senso orizzontale (varietà geografiche) sia in senso verticale (varietà funzionali-contestuali). Pertanto la dimensione orale e folclorica, il problema delle minoranze sono tenuti opportunamente presenti anche nella sterminalata (oltre cinquecento titoli) bibliografia. Particolare attenzione è stata dedicata dall'Autore ai testi sull'italiano letterario dell'Otto-Novecento. Infine un brevissimo paragrafo riguarda i rapporti fra l'italiano e le altre lingue nazionali.

M. Cortelazzo lamenta la scarsità e le difficoltà di reperimento di opere di dialettologia italiana, ravvisando la necessità di pubblicare bibliografie regionali. L'Autore dà notizia delle imprese internazionali, a cui sono stati chiamati a collaborare studiosi italiani, di quelle nazionali e regionali. Particolarmente inflazionato da opere dilettantesche è il settore lessicografico : i vocabolari dialettali raramente sono frutto di un lavoro scientifico di *équipe*. Scarsa è inoltre la riflessione teorica negli studi dialettali, ancora per lo più di impianto tradizionale ; fanno eccezione gli apporti sociolinguistici, quelli sull'educazione linguistica (ispirati alla tematica del bilinguismo e della diglossia) e quelli di fonetica sperimentale. Un breve paragrafo è infine dedicato all' 'italiano popolare'.

La terza parte, riguardante i settori della linguistica, è aperta dal contributo di A. M. Mioni su fonetica e fonologia che negli anni intorno al 1970 vedono il

consolidarsi dello strutturalismo in Italia, in particolare nella sua versione praghense. Particolare attenzione è dedicata alla fonetica sperimentale la cui arretratezza storica è in via di superamento grazie all'uso dello spettrografo e di altri strumenti tecnologici. Utilissima risulta essere la rassegna dei centri di ricerca fonetici, foniatrici e di patologia del linguaggio. Altri paragrafi sono dedicati alla fonologia strutturale e generativa dell'italiano in Italia e fuori d'Italia, alla fonologia diacronica, dialettologica e sociolinguistica. Un accenno è infine riservato al problema, a volte « tragico », delle trascrizioni.

Alla morfologia come studio dei rapporti (di forma e contenuto) tra morfemi e delle loro combinazioni (sia per quanto riguarda la forma che la funzione) è dedicato il contributo di R. Ambrosini. Centrale, per questo settore della linguistica in perenne dialettica fra fonetica e sintassi teso alla ricerca di un proprio spazio autonomo, è il problema della scomposizione morfematica di cui i metodi statistici, criticamente utilizzati, dovrebbero valutare la consistenza empirica e teorica nella prospettiva di un superamento della distinzione martinettiana fra morfema semantico e asemantico. Segue una rassegna dei lavori sulle parti tradizionali del discorso.

Per quanto riguarda la sintassi, il decennio trascorso è stato caratterizzato — secondo G. Cinque — da una tumultuosa e caotica pubblicizzazione degli studi stranieri sia di impianto strutturalista, sia di tipo generativo. Un brevissimo accenno è anche riservato dall'Autore agli studi sintattici dialettali.

La corrente strutturalistica classica e quella componenziale si sono spartite il terreno degli studi teorici nell'ambito sincronico della semantica. La dimensione diacronica invece è stata sondata soprattutto nella direzione dei 'campi semantici' e della ricerca etimologica. G. Berruto accenna inoltre ai lavori di semantica 'generativa' propriamente detta che in Italia ha goduto di maggior fortuna rispetto a quella 'interpretativa'. In sede applicativa i confini fra le diverse metodologie sono meno definiti : a questo riguardo risultano interessanti i testi concernenti la dialettologia e l'educazione linguistica. Si tratta tuttavia di un settore della linguistica *in progress* : per il momento al significato ci si può avvicinare soltanto con labili approssimazioni ; i convegni, i centri e i progetti di ricerca, infatti, rifuggono normalmente dal trattare specificamente l'argomento.

Notizie sulla lessicografia in Italia (studiosi, centri di ricerca, ecc.) sono date da A. Duro che ne lamenta lo scarso collegamento con la lessicologia teorica di cui per altro manca una valida tradizione autoctona. Uno dei settori più vitali resta comunque quello della pubblicità e, più in generale, dei linguaggi settoriali.

Di questo argomento si occupa in modo particolare M. Medici che, dopo una breve rassegna dei principali titoli apparsi nel decennio trascorso, accenna al problema dell'autonomia del linguaggio pubblicitario rispetto alle lingue storico-naturali.

Vive una situazione « schizoide », come la definisce P. Ramat, la linguistica storica : profonde fratture si verificano fra i seguaci delle scuole positivistica, strutturalistica e generativistica. Giustamente l'Autore fa osservare che occorre una ridefinizione di linguistica storica come atteggiamento metodologico che

investe i diversi settori della linguistica. In tale prospettiva sono analizzati i lavori semasiologici, onomasiologici, sui 'campi morfo-semanticci', le ricerche etimologiche, quelle sui contatti interlinguistici, ecc. Un paragrafo è infine dedicato alle prospettive, per ora appena abbozzate, offerte dal generativismo.

Dopo aver suddiviso il decennio trascorso in periodi corrispondenti a fasi successive dello sviluppo in Italia della sociolinguistica, L. Còveri passa in rassegna le pubblicazioni di carattere teorico e applicato: le prime sempre più caratterizzate nella direzione della pragmatica; le seconde con una marcata qualificazione dialettologica (diglossia, migrazioni interne ed esterne, dialettologia urbana, ecolinguistica, minoranze linguistiche, ecc.). La sociolinguistica italiana, pertanto, sembra percorrere una via peculiare nella ricerca della definizione del proprio *status*. Minute notizie vengono fornite infine sull'organizzazione della ricerca in Italia in questo settore.

All psicolinguistica, intesa riduttivamente come terreno per la verifica sperimentale di modelli proposti dai linguisti, è dedicato il contributo di P. Legrenzi che indica nello studio dell'afasia a del « differenziale semantico » i filoni di ricerca più praticati in Italia. Lo spoglio delle pubblicazioni apparse è condotto tenendo presente i centri di ricerca, attestati su posizioni funzionalistiche, comportamentistiche o generativistiche.

La scarsezza degli studi tipologici in Italia è denunciata da L. Renzi che nota tuttavia come di recente essi siano stati rilanciati in una cornice generativo-trasformazionale, nonostante le posizioni anti-humboldtiane del generativismo classico.

Dalla necessità di spiegare che cosa sia la *Texlinguistik*, si può comprendere la relativa novità di questo approccio teorico. E' quello che fa M.-E. Conte occupandosi della penetrazione in Italia della linguistica testuale avvenuta dapprima attraverso la pubblicazione di articoli in lingua straniera, successivamente per mezzo delle traduzioni ed infine con la venuta di singoli studiosi. L'Autrice distingue inoltre fra studi sulla *Textlinguistik* (svolti in modo particolare a Torino) e di *Textlinguistik*.

Nata nell'ambito dei problemi dell'apprendimento di una L_2 , la linguistica contrastiva presuppone l'esistenza di universali linguistici; ma, osserva V. Lo Cascio, i relativi problemi teorici e quelli didattici si collocano su due piani diversi. Data la frammentarietà dei singoli approcci, l'Autore svolge una interessante panoramica di alcuni indirizzi teorici, individuando una direzione semantista e una logico- semantica.

Scarsa sistematicità nella didattica delle lingue staniere lamenta R. Titone: i centri che la gestiscono lavorano infatti all'esterno delle Università sono ampiamente influenzati dalle ricerche condotte all'estero.

Per quanto riguarda le formalizzazioni linguistiche, F. Lo Piparo utilizza come criterio discriminante per la classificazione dei diversi testi editi, le accezioni che il termine « formale » ha assunto attraverso le varie scuole. La concezione a-semanticà harrisiana e proto-chomskyana è ben presto superata in vista della costruzione di una teoria linguistica intesa come sistema assiomatico. La semantica 'generativa' propriamente detta ha in particolare ricercato

gli shemi logico-formali soggiacenti alle lingue storico-naturali, anche con l'apporto dei filosofi del linguaggio. Assai poco praticati in Italia sono invece gli studi che si rifanno ad un'accezione metamatematica e calcolistica del termine « formale ».

Una breve storia del trattamento automatico dei dati linguistici e della linguistica quantitativa è svolta da A. Zampolli che passa anche in rassegna i progetti di ricerca. In ambito statistico, l'Autore distingue fra pubblicazioni orientate sui testi o sul sistema, lamentandone la carenza di elaborazione teorica.

C. Segre schizza un profilo storico degli studi di semiotica in Italia, suddividendo le pubblicazioni a seconda dei campi di appartenenza : analisi di miti e racconti popolari, teatro, cinema, *mass-media*, architettura e musica.

M. Corti individua nell'induttività uno dei caratteri specifici della critica letteraria italiana, aliena dalle teorizzazioni. Vengono identificati tre indirizzi : la critica stilistica (Spitzer), quella delle varianti (Contini) e quella linguistico-stilistica ; successivamente lo strutturalismo critico informerà di sé le tendenze già in atto. E' in questa direzione che la linguistica fornirà importanti contributi alla critica strutturalistica e formalistica prima e semiologica poi (si pensi, ad esempio, alla nozione di 'testo').

Ad alcuni aspetti teorici dell'attività eddotica e alle prospettive offerte dall'elaborazione automatica, accenna A. Varvaro. Secondo l'Autore, è la linguistica che a volte dà ausilio all'editore di testi, ma altre volte è questi che fornisce strumenti al linguista. E' pertanto auspicabile che gli editori di testi prestino maggiore attenzione ai prodotti dialettali, ingiustamente trascurati, sia letterari che non ; a quelli in lingua non letterari, provenienti da zone di tarda italicizzazione (epistolari non solo di personaggi illustri) ; ai testi di carattere tecnico ; ecc.

In appendice al volume compaiono un notiziario sulle cariche sociali della SLI dal 1966 al 1977, l'elenco dei soci dal 1966 al 1976, quello delle pubblicazioni della SLI, l'indice degli autori e delle opere citati, quello dei centri e istituti di ricerca.

Giovanni Ronco.

LEXICOGRAPHIE.

Gerhard ROHLFS, *Nuovo dizionario dialettale della Calabria (con repertorio italo-calabro)*. Nuova edizione interamente rielaborata, ampliata e aggiornata, Longo Editore, Ravenna, 1977, pp. 943 + 26 figure nel testo.

Tra il 1932 e il 1938 fu pubblicato il *Dizionario dialettale delle Tre Calabrie*, tre volumi, in coedizione italo-tedesca (Milano-Halle) : l'autore era Gerhard Rohlfs, professore di filologia romanza nell'università di Tubinga. Per la prima volta la Calabria veniva studiata nei suoi dialetti con metodo serio, così come con precisione e chiarezza erano trascritti i vocaboli dialettali registrati. I materiali confluiti nel *Dizionario* del Rohlfs provenivano in gran parte dalle sue peregrinazioni e dalle sue inchieste, altri attraverso corrispondenti fidati nella regione : la raccolta era cominciata all'inizio degli anni Venti. Prima di allora

altri vocabolari dialettali erano stati pubblicati da calabresi, ma erano tutti limitati alle parlate locali e di solito raccoglievano voci letterarie, non sempre controllate. Nell'arco dei sei anni impiegati per la stampa dei fascicoli, che venivano spediti in sottoscrizione, come risulta dagli elenchi pubblicati in appendice ai volumi, il Rohlfs aveva continuato le sue ricerche : già alla fine del secondo volume appare un *Supplemento* di giunte e correzioni. Così pure alla conclusione dell'opera vengono stampate le ultime giunte e correzioni. Completa il *Dizionario* un indice dei nomi etnici ed un elenco di nomi propri : è una premessa dei futuri studi di onomastica calabrese.

Nel dopoguerra il Rohlfs riprende i suoi periodici viaggi in Calabria e pubblica, nel biennio 1966-1967, presso l'Accademia Bavarese delle Scienze di Monaco, il *Vocabolario supplementare dei dialetti delle Tre Calabrie* : vuole essere un proseguimento ed una integrazione del *Dizionario*. Vi compaiono materiali onomastici, sia toponimi sia cognomi. Nei dieci anni successivi il linguista tedesco continua con instancabile passione le sue inchieste perfezionando e arricchendo il *thesaurus* delle voci calabresi, dei cognomi e dei soprannomi. Sicché nel 1974 egli pubblica, presso il benemerito editore Longo di Ravenna, il *Dizionario toponomastico e onomastico della Calabria* (sul quale vedi la nostra recensione nella *RLiR*, 38, 1974, pp. 560-2).

Appare adesso, presso il medesimo editore Longo, il *Nuovo dizionario dialettale della Calabria*, che rappresenta un radicale rifacimento del vecchio *Dizionario* : dal titolo sono scomparse le 'tre Calabrie' avendo il Rohlfs dimostrato negli ultimi decenni come il confine linguistico passa per l'istmo di Catanzaro e divide la 'Calabria latina' a nord dalla 'Calabria greca' a sud. Nel nuovo ed elegante volume sono registrati i materiali del *Vocabolario supplementare* e i nuovi reperti, frutto delle più recenti inchieste dell'autore. Le voci dialettali sono state raccolte in 330 località della Calabria ed occupano quasi un migliaio di pagine : la stampa è molto accurata, e le mende sono di lieve entità. Il Rohlfs, fedele alla sua metodologia di collegare la parola alla cosa, ha voluto riprodurre le preziose figure della vecchia edizione : in tal modo il *Nuovo dizionario* offre anche al folclorista utili testimonianze della civiltà contadina sparita. I lemmi che illustrano le singole voci sono redatti in forma semplice e scarna, con parsimonia di etimologie e senza riferimenti bibliografici : le fonti documentarie si trovano brevemente elencate nelle pagine di introduzione (pp. 30-36). Dietro tanta semplicità si cela però una ricerca paziente e dotta durata decenni. Ricorderò soltanto tre voci, che dal Rohlfs sono state ripetutamente discusse in anni diversi. La voce *racina*, antico normannismo, *raisin*, per designare l'uva (pp. 565-6), fu spiegata genericamente come parola francese in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 1938 ; nel *Dizionario* (1938) ne venne proposta l'origine provenzale ; infine l'etimo normanno fu dimostrato in *Zeitschrift für romanische Philologie*, 79, 1963. La voce *ragunia* = *salsapariglia* (*smilax aspera*), a p. 567, venne segnalata per la prima volta dal Rohlfs nel suo *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienen Gräzität* (1930) ; fu spiegata dal greco antico *ῥάξος* = 'nome di arbusto spinoso' + *-ωνια*, 'suffisso di piante', nel *Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani*, 8, 1962 ; infine il

Rohlfs ne propose l'etimo dalla radice greca *ἀγ-* (cfr. *ἀγνωμ-*), donde **ἀγνωνία*, nel suo *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris* (1964) : questo etimo si legge ora nel *Nuovo dizionario*. La voce *ropa* = *querciolo* (p. 587) ha origine dal greco antico *ῥῶψ*, acc. *ῥῶπα*. Per primo il Rohlfs raccolse questo fitonimo a Mandanici e a Fiumedinisi (Sicilia) nel 1925, come si può leggere in questa Rivista (*RLiR*, 1, 1925) e in *Zeitschrift für romanische Philologie*, 46, 1926 ; quindi in un articolo nel *Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani*, 6, 1962, il Rohlfs presenta la variante *rupedda* = *castagno giovane*, trovata ad Ucria (Sicilia), e segnala attestazioni del vocabolo in testi greci medievali della Calabria (a. 1097) e della Sicilia (a. 1142). Per la storia bibliografica delle tre voci mi sono valso dell'utilissimo *Vocabolario Etimologico Siciliano*, fascicolo di saggio a cura di R. Sornicola e A. Värvaro, Palermo, 1975, pp. 3-4, 10, 84.

Il merito del *Nuovo dizionario*, come di tutta l'opera lessicografica del Rohlfs, è quello di avere raccolto, nell'arco di quasi sessant'anni, il 'tesoro' del dialetto calabrese vivente : esso è consegnato ormai allo studio e alla memoria dei posteri. Certamente questo 'tesoro' potrà essere ancora arricchito da nuovi contributi e da nuove ricerche del Rohlfs stesso e di altri, ma la quantità e la qualità delle nuove accessioni saranno modeste. Resta invece quasi completamente inesplorato il campo di ricerca che comprende il materiale dialettale anteriore al secolo XIX. I preziosi ma dispersi testi calabresi del tardo Medioevo (sec. XV) e dell'età moderna anteriori al periodo napoleonico non sono stati quasi mai studiati sotto il profilo linguistico. Soltanto per il Quattrocento possiamo citare un illuminante saggio di Rocco Distilo, il quale ha pubblicato recentemente due poesie calabresi dell'arcivescovo di Rossano Antonio Sergentimo Roda (a. 1438), con ottimo commento storico e glottologico, nella rivista *Cultura Neolatina*, XXXIV, 1974, pp. 181-235 (R. Distilo, *Due testi poetici rossanesi del primo '400*). I protocolli notarili negli archivi di Stato calabresi, redatti tra il XVI e il XVIII secolo offrono una notevole quantità di parole dialettali, nomi (di uomini e di animali), cognomi, soprannomi e toponimi. La maggior parte di queste carte d'archivio è rimasta inedita o, quando è stata pubblicata, mai è stata sottoposta ad esame glottologico. Quindi una antologia di testi editi e inediti del volgare calabrese antico potrà offrire utili materiali allo studio diacronico del dialetto e dell'italiano regionale. Specialmente le ricerche onomastiche troveranno, nelle attestazioni più antiche di cognomi e di toponimi, interessanti spunti etimologici. Molto lavoro attende i dialettologi che vogliono continuare l'opera di Gerhard Rohlfs.

F. MOSINO.

Gerhard ROHLFS, *Supplemento ai vocabolari siciliani*, C. H. Beck' Sche Verlagsbuchhandlung, München, 1977, pp. 139 + 1 carta geografica. « Bayerische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Klasse. Abhandlung. Neue Folge. Heft 78 ».

Nell'ultimo biennio sono fiorite alcune importanti iniziative che riguardano il lessico siciliano. Infatti ha visto la luce il *Vocabolario etimologico siciliano*,

promosso da Antonino Pagliaro, fascicolo di saggio a cura di Rosanna Sornicola e Alberto Värvaro [*rabba — ruzzulari*], Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani, 1975. I criteri di questo utilissimo vocabolario del siciliano antico e vivente sono stati illustrati da Alberto Värvaro nell'articolo programmatico *Per un nuovo « Vocabolario Etimologico Siciliano »* (VES), in *Annali del Liceo Classico « G. Garibaldi » di Palermo*, n. 11-13, (N. S.), 1974-1976. Presso il « Centro di studi filologici e linguistici siciliani » e per iniziativa dell' « Opera del Vocabolario siciliano » è apparso il primo volume [A-E] del *Vocabolario Siciliano*, a cura di Giorgio Piccitto, Catania-Palermo, 1977 : « il piano complessivo dell'opera — si legge in un avviso editoriale — prevede la pubblicazione di quattro volumi di circa 1000 pagine ciascuno, di cui il 2º è già in fase di avanzata realizzazione ».

In questo panorama di iniziative si inserisce il fascicolo che Gerhard Rohlfs ha pubblicato presso l'Accademia Bavarese delle Scienze nel 1977 : *Supplemento ai vocabolari siciliani*. Nella prefazione il Rohlfs ricorda che « nel lontano 1922 » ebbe « la prima occasione » di recarsi in Sicilia per intraprendere un'inchiesta promossa dall'AIS in provincia di Catania. Da allora egli è ritornato più volte nell'isola « anche negli anni seguenti e più recenti e anche recentissimi » concentrando le sue ricerche « sul linguaggio rustico dei campagnoli (flora e fauna popolare, agricoltura, utensili domestici, costituzione del terreno, la vita dei pastori) ». Pertanto il *Supplemento*, « ideato principalmente come un contributo personale al progetto del grande vocabolario generale delle parlate siciliane » del Piccitto, raccoglie voci siciliane rare, non accolte nei vocabolari usuali, oppure voci con importanti variazioni rispetto a quelle registrate oppure correzioni ed integrazioni di materiali già noti. Inoltre vi sono confluiti vocaboli che si possono utilmente confrontare con i « dialetti continentali dell'Italia meridionale (specie della vicina Calabria) ». Anche se di ridotta estensione, questo *Supplemento* arreca senza dubbio un significativo progresso agli studi lessicali sul siciliano vivente. L'informazione bibliografica è, come al solito in Rohlfs, precisa ed aggiornata, nitidamente presentata con il modesto e riduttivo titolo di *Abbreviazioni bibliografiche* (pp. 7-10). Tra gli studi dei linguisti italiani sono frequentemente citati, nella discussione delle voci, quelli del Pellegrini sugli arabismi e quelli del Värvaro sul lessico siciliano antico e vivente. Ma la novità più rilevante è rappresentata dai materiali raccolti dal Rohlfs nelle sue « perlustrazioni », che sono state più frequenti nella Sicilia orientale ed in provincia di Messina, alla ricerca « dell'antico e medievale ellenismo ».

In margine all'opera faremo qualche osservazione che valga a integrare alcuni lemmi.

La voce *butana* (p. 28) significa *fodera di vestimento, coperta rustica, grosso sacco* (cfr. bovese *vutana* = *coperta di lana*, cal. cosentino *vutana* = *saccone*) : l'etimo dall'arabo *būtānā* = *fodera di vestito* è proposto anche dal Pellegrini (*Gli arabismi nelle lingue neolatine*, pp. 173-4). A proposito del bovese *vutana* sorge qualche perplessità per una sua etimologia araba. Infatti in un documentato studio di Domenico Minuto, *In margine ad una mostra* (« Calabria-Turismo », IX, n. 31-32, 1977, pp. 21-29), sono illustrati alcuni oggetti dell'

artigianato greco dell'Aspromonte, e tra questi anche alcune coperte, i cui nomi sono molto interessanti. Vi troviamo la voce *fricazzaneddù* per designare un tessuto ornato con rombi, che si spiega come ' coperta di Africo ' (per *fricazzani* = *abitanti di Africo* vedi Rohlfs, *Nuovo dizionario dialettale della Calabria*, p. 278) ; vi troviamo la voce *bianchisano* = ' coperta di Bianco ' (per *bianchisani* = *abitanti di Bianco* vedi Rohlfs, *Nuovo dizionario*, p. 764) ; e vi troviamo anche la voce *vutana*, che designa a Bova una coperta (la medesima è chiamata a Chorio di Roghudi *affacciata*). Sorge la questione se questo nome di *vutana* a Bova (in grecanico *Vua*) non si possa spiegare come ' coperta di Bova ', significando *vutani gli abitanti di Bova* (vedi Rohlfs, *Nuovo dizionario*, p. 795). Per la storia della voce *butana* = *coperta* posso citare un testo messinese dell'anno 1476 (A. S. Messina, notaio Matteo Pagliarino), pubblicato da Ludovico Perroni-Grande, *Relazioni tra Messina e la Calabria nel secolo XV. Notizie da documenti inediti*, in « Bollettino della Società Calabrese di Storia Patria », III-IV (1919-1920), pp. 21-30 e 70-77 : « Domina Flos mulier de Piczimenti et (...) Catherina (...) eius filia, de civitate Regij (...) vendiderunt (...) Francisco de Todaro, civi messanensi (...) unum copertorium novum bene constructum et fabricatum ad buctunellos (...) tele, in facie eius, valoris tarenorum ij (...) et in b ut a n a tareni j et gr... ». Il Perroni-Grande spiega che si tratta di un « coltrone imbottito di stoppa », lavorato nella superficie esterna (*in facie*) « con disegni a bottoncini o a bocciuoli » : la *butana* è la *fodera* interna, di minor prezzo, come si legge.

A p. 73, sotto la voce *naca* = *culla* il Rohlfs informa che la culla sospesa era usata, fino a cinquanta anni fa, anche in Calabria e che essa « nella sua forma primitiva non era altro che una pelle pecorina intelaiata in una cornice rettangolare » : per l'iconografia si rinvia a questa Rivista (*RLiR*, IX, 1934, fig. 25).

A pp. 77-78 sotto la voce *pácciu* si affronta uno dei più controversi etimi del vocabolario italiano : quello di *pazzo*. Il Rohlfs spiega *pazzo*, che è voce dell'italiano meridionale (al settentrione si dice *mattò*), dal nome proprio *Papius* (cfr. lat. *sapio* > ital. merid. *sacciu*) « una volta molto comune nella bassa Italia, come similmente il nome *Maccus* delle Atellane osche si continua nel sardo *maccu* ' pazzo ' ». Senza voler spiegare l'etimologia di *Maccus*, vorrei ricordare che in reggino vive la voce *mbarramaccu* = ' divora-polenta ' (non registrata dal Rohlfs, *Nuovo dizionario*) : essa designa lo *stolido*, lo *sciocco*, il *tonto*, un sosia insomma dell'antico *Macco*.

F. MOSINO.

DOMAINE GALLO-ROMAN

ÉTUDES.

L'Onomastique française. Bibliographie des travaux publiés jusqu'en 1960, par Marianne MULON, Archives Nationales. La Documentation Française, Paris 1977. xvi + 454 pages.

Voilà un outil de travail qui facilitera les recherches dans le foisonnement des études d'onomastique, de toponymie surtout. Les archivistes ont l'art des

inventaires et des répertoires. M^{me} Mulon, conservatrice aux Archives Nationales, où elle est responsable du département d'onomastique, a dressé ce répertoire, selon des principes judicieux qu'elle expose dans une préface.

Pourquoi jusqu'en 1960 ? Parce que, pour les années suivantes, la revue *Onoma* publie une bibliographie annuelle, établie d'ailleurs par M^{me} Mulon. Ainsi la recherche en onomastique française est-elle désormais pourvue d'une bibliographie de base qui est déjà et qui restera régulièrement tenue à jour, chaque année ; et cela dans le cadre d'une grande et solide institution, les Archives Nationales. C'est ce que nous laisse espérer, dans la préface qu'il publie en tête de cet ouvrage, M. Jean Favier, directeur général des Archives de France, quand il déclare que les dépôts d'archives « sont des lieux privilégiés pour centraliser l'information quant à la recherche en onomastique française ». Le répertoire bibliographique devient alors le nécessaire bulletin d'information sur cette documentation centralisée.

Cette bibliographie rétrospective, M^{me} Mulon l'a voulue « exhaustive, objective et non critique ». Ainsi l'auteur laisse aux spécialistes le soin de faire le tri entre le bon et le moins bon ; et, sachant qu'il est difficile et même impossible d'être complet, il demande à tous de bien vouloir l'aider à compléter la documentation. M^{me} M. rappelle que l'onomastique touche au moins à trois disciplines : l'histoire, la géographie et la linguistique. Une personne seule aura donc toujours beaucoup de mal à tout rassembler, d'autant plus que les études d'onomastique se cachent, sous des titres divers, dans les recoins d'études plus générales dédiées à l'histoire, la géographie ou la philologie. La bibliographie proprement dite couvre 360 pages et rassemble 6 917 titres, classés en trois chapitres : 1^o Méthodologie, Répertoire, Phénomènes généraux ; 2^o Études régionales ; 3^o Études classées par département.

Les utilisateurs d'un répertoire demandent beaucoup aux index. Ceux de cet ouvrage sont particulièrement soignés : outre l'index des noms d'auteurs et celui des œuvres anonymes, on trouvera un index des noms étudiés qui regroupe près de 5 000 noms propres ; c'est assez dire l'intérêt d'un tel instrument. Le dernier index appelé « index méthodologique » rassemble des références classées sous des entrées comme : Animaux, Végétaux, Burgondes, Fontaines, Forêts, Pierres, Sobriquets collectifs, Surnoms, Voies, etc. Ces recouplements aussi sont appelés à rendre de grands services.

En fait, M^{me} Mulon a eu la patience de faire l'outil bibliographique qui sera utile à tous. Qu'elle soit remerciée pour sa compétence et son dévouement.

G. TUAILLON.

LEXICOLOGIE.

Walther von WARTBURG, *Französisches Etymologisches Wörterbuch, Materialen unbekannten oder unsicheren Ursprungs*, Basel, Band 22 (1. Teil), Lieferung 140 (1976).

Suivant le procédé employé dans notre compte rendu des volumes 21 et 23 du *FEW* dans la *RLiR* 40, 1976, 462-469, nous nous proposons de rechercher

d'un côté l'étymologie de certains mots d'origine obscure rangés dans le fascicule 140 du *FEW*, et de l'autre côté, de signaler la ressemblance de certains mots obscurs des patois modernes avec des mots de l'ancien ou du moyen français.

1. Pic. *enchiment* m. « intelligence » ... (22, 1 a), peut-être à rattacher au mfr. *entillement* « intelligence ». Pour la palatalisation du *t*, cp. Vraignes *intchi* « entier » de *INTEGER* (4, 734 a). L'hypothèse est pourtant douteuse.

2. Norm. *obiche* f. « habileté, intelligence » ... (22, 1 a), peut-être à rattacher à l'afr. *avise* f. « jugement, esprit », cp. afr. *avis* m. « raison, sagesse, habileté ». Les arguments sont faibles. Norm. *obiche* f. « adresse, talent » (22, 88 b) correspond à Nivelles *avice* « jugement, ruse », Mons *avisse* « procédé, ingénieux », de l'afr. *avise* (14, 536 a). Pour le [o] cp. Le Havre *ormoire* « armoire », et pour le [s] cp. norm. *cacher* « chasser » ; voir C. Maze, *Étude sur le langage de la banlieue du Havre*, Paris-Rouen-Le Havre 1903, p. 125 et p. 183.

3. St-Sauveur V. *tuche* f. « intelligence » ... (22, 1 a), à rattacher au fr. *astuce* (1, 165 b), qui aurait abouti à *tuche* par confusion de la voyelle initiale avec l'article précédent. Puisque le fr. *astuce* est attesté depuis le XIII^e s., il n'est pas exclu que le *s* se soit amuï dans les dialectes .

4. Pic. *hasteux* adj. « ingénieux, intelligent, intrigant » (22, 1 b), à rattacher au mfr. *hâtif* « précoce (d'une intelligence) » (16, 123 b), à l'afr. *hastif* « ardent, impétueux », et à l'afr. *haste* « alerte ». Pour la conservation du *s*, cf. Liégeois *hasté* « prématuré » (16, 124 a).

5. Mfr. *endue* adj. f. « expérimentée » (22, 1 b), à rattacher à l'afr. *doit, duit* « savant », et à l'afr. mfr. *enduire* « enseigner » de *INDUCERE* (4, 651 b).

6. Saun. *mèva* m. « jeune homme sans expérience » (22, 3 b), peut-être à rattacher au fr. *morveux*. Pour la perte du [r] cp. Moselle *mèté* « marteau », *sèkieu* « sarcler », *pêt* « perte », etc Pour la coexistence de formes avec ou sans [r], cp. Metz *mourvayon* « morveux », Moselle *sape*, Fentsch et Vosgien *sorpe* « serpe », Léon Zéliqzon, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, Strasbourg et Paris 1922-1924.

7. Guern. *yahoue* m. « hébété, lourdaud » (22, 4 a), à rattacher à l'angl. *yahoo*, un nom inventé par le romancier anglais Swift en 1726 pour désigner une race imaginaire de brutes ayant la forme humaine, et qui désigne, par extension, un être humain de type dégradé ou bestial. Voir l'*Oxford English Dictionary* pour ces données.

8. Norm. *léican* m. « benêt » (22, 6 a) rattaché à l'islandais *leika* « jouer » par Edélestand et Alfred Duméril, *Dictionnaire du patois normand* (Caen 1849) ; guern. *l ékå* « l'amusement », *ALF Supplément* (Paris 1920), p. 8 est plus proche de la forme scandinave en ce qui concerne le sens.

9. Jers. *âmice* « niais » (22, 6 b), peut-être à rattacher à l'afr. *nice* « niais ». Pour le passage de [m] à [n] cp. havrais *nièvre* « espiègle », à côté du fr. *mièvre*, havrais *mitouche* « nitouche », *meille* < latin *MESPULA*, fr. *nèfle*, Maze. L'hypothèse de F. Le Maistre, *Glossaire jersiais-français*, Jersey 1966, qui voudrait que ce mot provienne d'un nom de baptême, ne paraît guère admissible.

10. Vd'Azun *palalò* f. « femme de haute taille et peu intelligente » (22, 11 a), peut-être d'origine expressive comme l'esp. *pelele* « homme de paille, lourdaud ».
11. Blon. *mehē* m. « trace, signe, marque » (22, 13 a) à rattacher à l'afr. mfr. *mehain* « défaut physique, blessure, maladie » (16, 500 b, s. v. *maiðanjan*).
12. Mfr. *noller* « critiquer » (22, 16 a), à rattacher au mfr. *nuller* « anéantir » et à l'afr. *nolir* « ne pas vouloir ».
13. Dauph. *deitublì* v. a. « établir, prouver, démontrer » (22, 16 b), peut-être un dérivé de STABILIRE ; cp. afr.-prov. *destaubli* « priver, enlever » (12, 220 b) ; le préfixe n'indique pas toujours la privation ; cp. fr.-prov. *dèsésā* « cesser », *dèsébró* « séparer les deux trains d'une voiture », A. Duraffour, *Glossaire des patois francoprovençaux*, publié par L. Malapert et M. Gonon sous la direction de P. Gardette, Paris 1969.
14. Waadt *porro* « pourtant ; peut-être » ... (22, 17 b), à rattacher à l'afr. *poruec* « pour cela » ou à l'it. *però* « pourtant ».
15. Metz *epieu* m. « suggestion » (22, 18 a), à rattacher à l'afr. *espirer* « inspirer, suggérer ».
16. Jonzac *entrecheun* m. « intermédiaire, médiateur » (22, 18 a), à rattacher au mfr. *entreschelon* m. « échelon, intermédiaire ». On aurait donc affaire à la simplification du groupe de consonnes [ʃl] en [ʃ].
17. Ré *rouskis* m. « protestation, tapage » (22, 18 b), à rattacher à l'afr. *rustie* f. « grossièreté, violence, tapage » avec changement de suffixe. Le suffixe -is semble assez répandu dans les patois de l'Aunis et de la Saintonge : cp. *pâquis* « pâturage », *patrouillis* « lieu où l'on patauge et action de patauger », *plantis* « jeune vignoble », *préchis* « prêche, sermon », *pressis* « vin de presse », *rabâtis* « grand bruit, vacarme », *retaillis* « petits morceaux d'étoffes », *rafraichis* « action de mettre des terres en bon état... » *ragouillis* « gargouillis ; plat de victuailles ». Pour le remplacement du [t] par [k], cp. dans la même région *pâquis* « pâturage », *patraque* f. « patate », *kiosque*, *kioste* m. « toast », *patique* « patati-patata ». Pour la confusion de [u] et [y], cp. *poué* m. « puits », *pouéssance* f. « puissance », *rouéner* « ruiner », *roupille*, *rupille* « lambeau, loque », et *ruler* « rouler ». Pour toutes ces formes, voir Georges Musset, *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et de la Saintonge*, La Rochelle 1938.
18. Labouh. *chaou* s. « attention » (22, 19 a), peut-être à rattacher à l'afr. *escoft*, *escout* m. « action d'écouter, attention » ; cp. mouz. *choûter*, meus. *chouter* de AUSCULTARE (1, 184 b).
19. Jers. *nâgueux* m. « hargneux », *nâguin* « discours d'un hargneux » ; *nâgueries* f. pl. « habluries », *nâguir* v. « conter du nâguin » (22, 20 b), peut-être de l'angl. *nag* v. « gronder », s. « hargneux » ; *nâguin* pourrait alors provenir de l'angl. *nagging* « action de gronder ».
20. Mdauph. *gerno* f. « plaisir » (22, 22 a), peut-être d'origine germanique, cf. l'all. *gern* « volontiers », mais l'absence de mots dérivés de ce mot en français milite contre une telle hypothèse.
21. Wallon oriental *achêye* f. « accident, incident, scène désagréable » (22, 25 a), peut-être à rattacher à l'afr. *achaïson*, *ochoison* f. « occasion malheu-

reuse, accident » ; peut-être une forme regressive comme le mfr. *achoise* f. « occasion, motif ».

22. Arsimont *avèrète* f. « mésaventure » (22, 25 a), à rattacher au fr. *avarie* f. « dommage survenu à un navire ou aux marchandises qu'il transporte », attestée en ancien français et en ancien provençal (19, 12 b). Il semble s'agir d'un diminutif avec un changement sémantique de « dommage » en « mésaventure ».

23. Guern. *dég'houet* m. « révélation d'un accident fâcheux », (22, 25 a) peut-être à rattacher à l'afr. *dehait* « malheur ». Pour le développement de [g] pour éviter le hiatus, cp. Le Havre *higuère* « hier », Maze.

24. Mfr. *souche* f. « souci » (22, 28 b), peut-être une forme dialectale de *souci*. Selon le *FEW*, aucune forme dialectale du fr. *souci* n'a [š], mais pour *souci* « plante » on a relevé des formes avec [š] : voir *ALF*, Carte 1247, Points 811, 813 et 814.

25. Hérém. *kupəli* m. « farceur » (22, 29 b), peut-être de l'all. *Kuppler* « maquereau, faiseur de mariages ».

26. Havr. *être en feton* « être inquiet » (22, 30 a), à rattacher à l'afr. *feste* F. « espèce de cordage, amarre », d'origine scandinave (cf. le vieux-isl. *fest-r* « corde »), l'étymologie donnée par le *FEW* 3, 485 a ; cf. aussi Pont-Audemer *fétionner* « se donner beaucoup de mouvement pour peu de besogne ». L'étymologie scandinave est donnée aussi par K. Nyrop, *Wörter und Sachen*, 7 (1921), p. 97 ; A. Sjögren, *Romania*, 54 (1928), p. 404 et par le *REW*³, 3267 a, mais il faudrait établir un lien entre « corde » et « inquiétude ».

27. Nam. *stambouie* adj. « interdit, stupéfait » (22, 33 a), peut-être un croisement de l'afr. *essaboui* « stupéfait » et le néerl. *stamelen* « bégayer, balbutier » ou le néerl. *stom* « muet ».

28. Tournai *abōdi* adj. « abasourdi, interloqué » (22, 33 a), peut-être un croisement de l'afr. *aboni* « hébété » et *aodir* « devenir hébété ».

29. Bord. *majadero* m. « vantard », argot des juifs (39, 22 a), probablement de l'esp. *majadero* « idiot ».

30. Bearn. *facágn* m. « fat, prétentieux, maniére » (22, 39 b), à rattacher au mfr. *faque* « faquin » et au fr. *faquin* (3, 375 b).

31. Wallis *agansi* « orner, parer » (22, 49 b), à rattacher à l'afr. *agencier*, *agentir* « parer, embellir ».

32. Stéph. *déubî* « couvrir, garnir, joncher » (22, 49 b), à rattacher à l'afr. *dauber* « enduire, garnir ».

33. NO *chointe* « chose bien ornée » (22, 50 a). à rattacher à l'afr. *acointe* « orné ».

34. Jers. *jingouais* m. « guindé » (22, 51 a), de l'angl. *jingo* s. « chauvin, patriotard » avec le suffixe adjectival *-ais*. Le mot anglais est attesté au XVII^e s., à locution *by Jingo* figurant en 1690 comme traduction du *par Dieu* de Rabais, mais *jingo* ne semble pas avoir eu le sens de « chauvin » avant 1878 ; F. Le Maistre dit pourtant, sans fournir des exemples, que les jers. *jingouais* s'employait déjà au début du XIX^e s.

35. Gren. *gièna* f. « femme dépourvue de grâce » (22, 51 b), peut-être à rat-

tacher à l'afr. *quenas* « vilain » ; cp. aussi le fr.-prov. *gina* F. « animal méchant, ânesse », relevé à Chalamont (Ain), Duraffour 4289.

36. Mfr. *essauger* v. a. « calmer » (22, 52 b), à rattacher à l'afr. *assouagier*, *assouagir*, *ensuagir* et *souagier* v. a. « adoucir, calmer ».

37. Moselle *rəmudiq̊* v. a. « apaiser » (22, 53 a), à rattacher au mfr. *ramoderer* v. a. « apaiser ».

38. GrCombe *s'refryā* « s'arrêter, se calmer » (22, 53 a), à rattacher à l'afr. mfr. *refroidier* v. a. « calmer, apaiser », v. r. « cesser ».

39. Centr. *chavacher* v. a. « tourmenter, tracasser » (22, 53 a), à rattacher à l'afr. *chevalchier* v. « monter à cheval, parcourir à cheval » et, pour le sens, à *chevaler* v. a. « monter, poursuivre, persécuter, tourmenter ». Le fr. *cravacher* est peut-être trop récent pour avoir joué un rôle dans le développement de ce mot.

40. Sancey *ghèz'na* v. « tracasser » (22, 53 b), peut-être à rattacher au mfr. *gehiner* « mettre à la torture, tourmenter ».

41. Vaux *sibornā* v. a. « harceler qn pour le déterminer à faire qch » (22, 53 b), peut-être une forme locale du fr. *suborner*.

42. Montbél. *rembeunai* adj. « renfogné » *rembrun* « mine sombre » (22, 54 a) à rattacher au mfr. *renfrun* adj. « renfogné », peut-être croisé par *brun*.

43. Mfr. fr. *quine* f. « grimace » (22, 56 a), à rattacher à l'afr. *eschignier* v. n. « faire la grimace ».

44. Bmanc. *rəbwēšé* « rechigner » (22, 56 b), à rattacher à l'afr. *reborser* v. « faire défaut, rechigner ».

45. Landres *hagner* v. n. « geindre, se plaindre » (22, 62 a), peut-être à rattacher à l'afr. *hargnier* v. n. « se plaindre ».

46. Jers. *teurbleude* m. « cris ; jurons » (22, 63 a), de l'angl. *true blood* selon Le Maistre. Cp. aussi des jurons comme *par le sang de Dieu !* et *par le sang bleu*.

47. Dol *s'écricher* v. r. « pousser les hauts cris » ... (22, 63 a), peut-être un croisement de l'afr. *escrier* et un mot comme l'afr. *esprechier* « crier » ou bien d'un mot germanique de la famille de l'angl. *screech* « pousser des cris perçants ».

48. Fraize *skréi* v. n. « pousser un cri de douleur ou de détresse » *skrèisse* f. « cri de douleur ou de détresse » (22, 63 a), peut-être d'origine germanique, cp. l'all. *schreien* « crier ».

49. Neuch. *kisoler* v. n. « rire, rioter et plaisanter, avoir le fou rire » (22, 70 a), peut-être à rattacher à l'all. *kitzeln* v. a. « chatouiller ».

50. Vaux *karselā* v. n. « éclater de rire », f. « éclat de rire » (22, 70 b), à rattacher au fr. prov. *ékărselā* « éclater de rire » (Cerdon, Ain, Duraffour 2891), « écarter » (Saxel, Haute-Savoie), « éclater de rire » (Viriat, Ain). *ékerselā* « écarteler » (Bellevaux, Haute-Savoie). Il semble s'agir du développement sémantique de « écarteler » en « éclater de rire » ; *karselā* et *ékărselā* doivent être des développements phonétiques de *écarteler* (de QUARTUS, *FEW* 22, 70 b).

51. Monterfil *atimoe* v. a. « agacer (un chien p. ex.) » (22, 71 a), à rattacher à l'afr. *aatiner* v. a. « harceler, tourmenter » ou à l'afr. *atainer* v. a. « chicaner, agacer ». Pour le changement de consonne nasale, cp. une forme dialectale comme *āmōmōn* « anémone », relevée à Martrois, Pouilly-en-Auxois, Côte-d'Or (*ALF, Supplément*).

52. Sancerre *arnailleur* v. a. « taquiner » (22, 71 b), peut-être à rattacher au mfr. *esrener*, *erner*, *arner* « disloquer, casser les reins à, éreinter, échiner » (Gdf).
53. St-Haon *yagò* m. « homme taquin », *yagoce* f. « femme taquine » (22, 71 b) ; la ressemblance avec *Iago*, le scélérate sceptique et cynique de l'*Othello* de Shakespeare est peut-être une coïncidence. Pour l'influence de la littérature anglaise dans les patois, cp. aussi La Rochelle *robinson* « parapluie », Musset.
54. Mfr. *refariage* m. « moquerie » (22, 72 a), à rattacher à l'afr. *raffarder* « railler », *raffarde* f. « moquerie », *refarderie* f. « moquerie ». Ard. *raviarder* v. « imiter par moquerie le langage et les gestes de qn » semble continuer l'ancien verbe. Mfr. *raserde* f. « raillerie (22, 73 a) pourrait donc être le résultat d'une erreur de quelque sorte ; on se serait attendu à la forme **raferde*.
55. Norm. *triphaner* v. « faire le beau parleur, se moquer de tous et de tout » (22, 73 a), peut-être à rattacher à l'afr. *trufer* v. a. « tromper ». Pour la voyelle, cp. Le Havre *pitois* « putois », Maze.
56. Maug. *se gringotter* v. « se prendre de bec, avoir un commencement de discussion » ... (22, 74 b), à rattacher à l'afr. et au mfr. *groingne* f. « querelle, dispute ».
57. Wallon *astène* f. « sorite querelle » (22, 76 a), à rattacher à l'afr. *ataine* f. « querelle, noise » ; cp. afr. *hustiner* « faire du bruit, se disputer », attesté en Wallonie au moyen âge et dans les dialectes modernes, L. Geschiere, *Éléments néerlandais du wallon liégeois*, Amsterdam 1950, p. 162.
58. Havr. *se pimailler* « se battre » (22, 76 a), peut-être à rattacher au mfr. *pugner* v. n. « combattre » ; pour le développement [ü] > [i], cp. hmanc. *rifaige* « maussade », bmanc, *rüfaž* « de mauvaise humeur » de l'anc. haut all. *hrūf* (FEW 16, 251 a), Le Havre *pitois* « putois », *himeur* « humeur, humour », Maze. Pour la dépalatalisation, cp. Le Havre *sinifier* « signifier », *manifique* « magnifique ».
59. Jers. *bistaud* m. « querelle » ... (22, 76 a), peut-être à rattacher à l'afr. *bestence* f. « querelle ». Pour le passage de [e] à [i], il faut signaler que jersiais *bidɔš* « viande inférieure » a la variante *bedaš*, et *dʒi* « dix » a la forme proclitique *dʒe* ; cp. aussi *gril* « grêle », *hiji* « hennir » et *sikreš*, *sekreš* « sécheresse », N. C. W. Spence, *A Glossary of Jersey-French*, Oxford 1960.
60. Nant. *tampiner* v. « quereller » (22, 76 a), à rattacher à l'afr. *tempier* m. « tempête, tumulte, querelle ».
61. Périg. *caralho* f. « querelle » (22, 77 a), à rattacher au fr. *querelle*.
62. Mfr. *trusson* f. « canaille, mendiant » (22, 77 a), à rattacher à l'afr. *truand* « misérable, mendiant » avec changement de suffixe.
63. Malestr. *guersonner* « murmurer tout haut » ... (22, 79 b), à rattacher à l'afr. *gronsonner* « murmurer, grogner ».
64. Tôtes *chimbre* m. « fantaisie baroque, manie » (22, 82 a), à rattacher au fr. *chimère*, attesté depuis 1220 ; le développement aurait correspondu à celui de *caméra* > *chambre*.
65. Bress. *bré* adj. « tout disposé, tout prêt, de bonne volonté » (22, 83 b), peut-être une forme locale du fr. *prêt*. Pour un développement analogue, cp. Moselle *boussieu* « pousser », L. Zéliqzon, *Dictionnaire des patois romans de la*

Moselle, Strasbourg et Paris 1922, et les formes dialectales désignant « premier » qui commencent par [b] aux Points 975, 985 et 986, *ALF*, Carte 1099.

66. Jers. *hopchinner* v. « opter » (22, 84 a), probablement de l'angl. *option* s. « option » à cause de la chuintante ; le [h] pourrait provenir d'une prononciation dialectale très répandue en anglais.

67. Suisse *échilla* v. a. « échapper, éviter un accident, une perte, un dommage, un châtiment » ... (22, 84 a), peut-être à rattacher à l'afr. *escriller* v. r. « s'échapper » (17, 135 a). Pour la perte du [r] cp. picard *épinguer* « éclabousser » (de **springan*, *FEW* 17, 189 a).

68. Meuze *neuilzer* v. « tâtonner, hésiter » (22, 84 b), peut-être à rattacher au mfr. *neutrer* v. n. « hésiter » et au mfr. nfr. *neutralizer* v. n. « rester neutre ».

69. Limagne *bardegegnè* v. n. « hésiter, discuter » (22, 85 a). à rattacher au mfr. *bargaigne* f. « marché, accord, propos, hésitation ».

70. Chatt. *se dénavi* v. r. « se défaire, se dépouiller » (22, 85 b), à rattacher au fr. *dénouer* ; cp. Moselle *denawer*, *denower* « dénouer », Moselle *denāvieu* « chasser, débarrasser » et *nawer*, *nower* « nouer », Zéliqzon.

71. Metz *tēr* v. n. « résister, être debout » (22, 86 a), à rattacher à l'afr. *ester* « être debout » ; cp. Moselle *tēr*, Faymonville *stére* (12, 237 a).

72. Lavedan *adourgá* v. « accorder » (22, 87 b), probablement du lat. **aucto-rizare*, cp. l'esp. *otorgar*, fr. *octroyer*.

73. Anc. pic. *esquner* v. a. « refuser », ... (22, 87 b), à rattacher à l'afr. *escondre* « refuser ».

74. Mfr. *neure* s. « refus », *noure* (22, 87 b), peut-être un déverbal de l'afr. mfr. *neoir* v. a. « refuser ».

75. Fcomt. *borgie* v. a. « faire, fabriquer », *mal borgé* adj. « mal confectionné », Besançon *borge* s. « fabrique » (22, 88 a), peut-être à rattacher au fr. *forge* de FABRICA. Cp. aussi les exemples de « furoncle » qui commencent par [b-], *ALF* 1574, et *brégū* « fragon », Point 876 (Basses-Alpes), *ALF*, Supplément, p. 89.

76. Saint. *feursion* f. « réfection » (22, 88 b), peut-être de FABRICATIO ; cp. prov. *feur* < FABER.

77. Nivelles *game* f. « adresse », Sair. *ingamo* s. « habileté » (22, 88 b), à rattacher à l'afr. *engan* m. « ruse, tromperie, fourberie » ; cp. aussi *enganance* f., *enganay*, m., et *engangement* m.

78. Jers. *perrée* adj. « habile, adroit, capable » (22, 88 b), à rattacher à l'afr. *perit* adj. « habile ».

79. Fraize *hhèpu* adj. « capable » (22, 88 b), à rattacher au fr. *échapper* ; la graphie *hh* se prononce à peu près comme *ch* dans le mot allemand *Bach* (selon Zéliqzon, I, xiv) et figure dans beaucoup de mots dans lesquels le français a [š] : *hhādè* « échauder », *hhadion* « échardon », *hhāfier* « échauffer » ; cp. donc Fensch *hhèper*, Metz *èhheper* « échapper » et Vosges *hhèpe* « échappé, saint et sauf ». Pour le développement sémantique de « sain et sauf » en « capable », cp. fr.-prov. *éṣap* adj. verbal « qui a échappé à, tiré d'affaire », Duraffour 3294. Fraize *hhèpu* est donc à rattacher à *EXCAPPARE (3, 268 a).

80. Waadt *guetzard* adj. « fin, adroit, astucieux, prudent » (22, 88 b), à rattacher à l'afr. *guiscart* adj. « fin, rusé, astucieux, avisé ».

81. Alpvaud. *manefai* m. « homme adroit » (22, 88 b). à rattacher à l'afr. *amanevi* adj. « dispos, alerte, adroit ».

82. Pic. *enchoite* adj. « maladroit, inhabile, incapable », ... boul. *inchot* « maladroit, malavisé, manchot » (22, 89 a), à rattacher au fr. *manchot*; les formes comme *inchot* semblent résulter d'une coupure non étymologique due à une confusion de la voyelle initiale avec l'article indéfini précédent : donc, *un manchot* > *un inchot*. Pour [ē] au lieu de [ã] en picard, cp. *ēfèrmé* « enfermer », *fēt* « fente », *vē* « vent » (mais *vā* « vin »), etc., René Debrie, *Lexique picard des parlers nord-amiénois*, Arras, 1961.

83. Pic. *mado* s. « femme lourde, maladroite », Acheux *madro* s. « femme grosse, jouffue, mal tournée » (22, 89 a), peut-être à rattacher au mfr. *madourre* adj. « grossier, stupide, maladroit, maroufle ».

84. Metz, Isle, Paysh. Nied *foextās* f. « force, énergie, courage » (22, 91 a), à rattacher au fr. *force*, afr. *fortece* f. « force, courage ». Pour la consonne aspirée des patois de la Moselle, cp. *fohhate* « fourchette », *fohhaye* « force », *fohhe* « fourche », *fohhener* « forcener », *bohhe* « bourse », *gahhon* « garçon »; voir Zéliqzon.

85. Waadt *manévo* adj. « soigné, fait avec précaution », Vd' Ill. *manévo* « qui agit avec précaution » (22, 91 b), à rattacher à l'afr. *amanevi* adj. « dispos, alerte, adroit ».

86. Barèges *biértou* m. « soin mis à faire qch » (22, 91 b), à rattacher au fr. *vertu* f. « puissance physique ou morale, force, vigueur » ; cp. aussi l'afr. *viertru* « miracle » (14, 518 a).

87. Mfr. *lindraye* s. « paresseux, endormi » (22, 93 b), à rattacher au mfr. *landreux* « paresseux, langoureux » et à l'afr. *langoros* (5, 163 a).

88. Malm. *lonpouxhe* adj. f. « indolente, paresseuse, nonchalante » ... (22, 93 b), peut-être à rattacher à l'all. *Lump* « gredin », néerl. *lomp* « gauche, lourd, disgracieux » (cp. 16, 490 b).

89. Boul. *lipendier* m. « dépensier, paresseux » (22, 94 a), peut-être à rattacher à l'afr. *despendeor* m. « dépensier, prodigue » ; pour expliquer la forme dialectale, on pourrait imaginer un cas d'agglutination de l'article comme dans le cas de *licorne* < *l'icorne* < *unicornie*. Il n'est pas exclu qu'une forme en *es-* ait pu coexister avec *despendeor* ; cp. l'afr. *espense* « dépense » *espendre* « dépenser » et *espensier* « intendant ».

90. Dém. *nivanne* m. « propre à rien, nonchalant, celui qui aime à muser » (22, 94 a), à rattacher au mfr. *nivelet* adj. « niais, sot », avec changement de suffixe ; cp. aussi *niger* « muser ».

91. Mée *fatou* « homme incapable et d'une paresse crasse » ... (22, 94 a), peut-être à rattacher au mfr. *fatinier* adj. « paresseux » et à l'afr. *fetard*, *faitart* m. « paresseux, négligent », avec changement de suffixe, mais la voyelle des formes dialectales fait difficulté.

92. Bmanc. *kolmā* adj. « paresseux » (22, 94 a), à rattacher à l'afr. *choumant* « paresseux » (2¹, 538 b) ; le [l] est peut-être dû à un croisement avec *calme*, de la même origine. Cp. aussi *chomas* adj. « paresseux, qui chôme » chez Eustache Deschamps.

93. Poit. *mendosse* adj. « indolent, lâche (personne) » (22, 94 a), à rattacher à l'afr. *mendeus* « faux » et à *mendi* « mendiant, dépourvu, épuisé ».
94. Ste-Sabine *estaufion* m. « personne sans énergie, qui est là comme une sotte » (22, 94 b), peut-être à rattacher à l'afr. *estaif* adj. « lent, paresseux, tranquille ».
95. Fim *crouau* adj. « se dit de qn qui travaille avec répugnance », ... Gruey *kruvo* (22, 94 b), peut-être à rattacher à l'afr. *croupoier* adj. « paresseux ».
96. Barc. *choúla* f. « rossard, homme faible, sans énergie » (22, 95 b), peut-être de l'esp. *chulo* « mauvais garçon, gommeux, souteneur ».
97. Lang. *brôdo* f. « paresse, fainéantise » ... (22, 95 b), peut-être à rattacher à l'afr. *brode* adj. « lâche, efféminé, mou ».
98. Ambert *dayo* f. « fille nonchalante » (22, 95 b), peut-être à rattacher à un mot de la famille de l'anglo-normand *daie* f. « servante » du moyen-anglais *deye* qui est, à son tour, d'origine scandinave ; cp. l'ancien islandais *deigja* « servante fille de laiterie » (cp. *FEW* 3, 63 a), mais la présence d'un mot d'origine anglo-normande à Ambert fait difficulté.
99. Stav. *lancwargnant* m. « homme mou, fainéant » (22, 95 b), peut-être une déformation de l'afr. *langorant* adj. « languissant, fainéant ».
100. Norm. *varaud* m. « fainéant, mauvais sujet, vaurien » (22, 96 b), peut-être à rattacher au fr. *vaurien* ; cp. l'afr. *vaunéant, validire* « id. » ; nous aurions donc affaire à une fausse division du mot *vaurien* et le remplacement de l'élément *-ien* par le suffixe péjoratif *-aud*. Pour [a] au lieu de [o], cp. havr. *sals* [sã] « saule », *damage* « dommage », et cp. *sas* « saoul » et *sauile* « saoule », Maze.

Ralph de GOROG.

Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français, publiés sous la direction de B. Quemada, 2^e série, fascicule 12, Datations et Documents lexicographiques réunis par P. Enckell, Paris, éd. C. Klincksieck, 1977, in-8°, xxvii + 346 p.

Ce volume, comme certains déjà des précédents, est dû à un seul chercheur. Mais P. Enckell, l'auteur, n'a pas de domaine d'élection : la liste des 356 livres ou périodiques dépouillés témoigne d'un grand éclectisme ; Scarron y rencontre Péguy, les *Annales de la propagation de la foi* y jouxtent une traduction du japonais, Scève y côtoie un traité de chimie. On trouve représentés poésie, roman et nouvelle, histoire, critique littéraire, essais, lexiques, sciences naturelles, agronomie, médecine et toute sorte de techniques. Les ouvrages les plus riches en documents nouveaux nous ont paru, cette fois, les suivants : le *Recueil général des anciennes lois françaises* (*colonel*, écrit *colonne*, 1534, *connivence* 1539, *inaliénable* 1539, *luthérien* 1527), J. Martin, traducteur de F. Colonna, *Discours du songe de Poliphile*, 1546 (*astragale, jujubier, rétrécissement*), *Œuvres complètes* de Jodelle (*acteur* 1558, *arcade* 1558, *transportable* av. 1574), *Œuvres de Rabelais* (*misanthrope* 1548, *reliure* 1548, *tutélaire* 1550), A. P. de Candolle, *Essai sur les propriétés médicales des plantes*, 1816 (*composées, lépiote, russule*), *Œuvres de Balzac*, décidément inépuisables (*idée fixe* 1830, *rabelaisien* 1830,

sensationnel 1837), F. J. Pétis, *La Musique mise à la portée de tout le monde*, 1834 (*chef d'orchestre, coda, tromboniste, za*), l'*Encyclopédie pratique de l'agriculteur*, 1859 (*moissonneuse, rhodanien, tapotement*), A. Souviron, *Dictionnaire des termes techniques*, sans date, selon la p. xxvi, mais 1868, d'après les articles (*malaxeur, monolithique, saccharine*). Ce sont, en effet, les xvi^e et xix^e siècles qui apportent la plus riche contribution, mais les autres époques sont aussi présentes. Voici quelques domaines particulièrement en honneur : la mode (*costume tailleur* 1905, *domino* 1665, *lavallière* 1874), la technologie (*bec de gaz* 1830, *cellophane* 1914, *pèse-lettre* 1873), la médecine (*cancérologie* 1945, *dénutrition* 1859, *hydrothérapie* 1842), la vie militaire (*demi-solde* 1779, *fantassin* 1567, *légionnaire*, dans l'armée française, 1534), la vie politique (*demi-mesure* 1807, *dreyfusard* 1898, *soviétiser* 1921), la sociologie (*arrivisme* 1903, *s'embourgeoiser* 1777, *cosmopolite* 1618), la géographie (*Afghan* 1813, *maori* 1842, *nord-africain* 1912). Il faut faire un sort à quelques mots-témoins de notre époque, parfois plus vieux qu'on ne l'aurait cru : *discothèque* 1928, *modernisme* 1879, *play-back* 1934, *sartrien* 1944, *sexy* 1925, *sports d'hiver* 1914, etc. Certains articles, plus complets, nous font assister à la création du terme définitif, après des hésitations : ainsi *néo-zélandais*, précédé de *zélandais* et de *nouveau-zélandais*, 1844-45. Le dépouillement d'un livre de F. de Vaux de Foletier, *Les Tsiganes dans l'ancienne France*, permet l'étude diachronique de *bohémien* et var., 1483-1578. *Jockey*, tant au sens de 'jeune domestique' qu'au sens actuel, a été l'objet d'efforts variés d'intégration ; certains ont adapté les sons, d'autres ont préféré faire un calque. *Confucianisme* et *lamaïsme* n'ont pas été créés d'un coup. On a hésité entre *goethien* et *goethéen*, *maquillard* et *maquisard*, *primat* et *primate*. Le sens de certains mot a varié. *Innervé* s'est trouvé amphibologique : 'sans nervure' et 'parcouru par les nerfs'. *Sensationnel* a pu avoir aussi la signification, ignorée des lexiques, de 'qui se rapporte aux sensations'. Le moins curieux n'est pas l'usage varié d's comme nom et comme adjectif, à peine relevé par les dictionnaires.

On le voit, cette livraison nous apprend beaucoup sur des mots courants. Elle donne la date d'apparition de termes techniques, nombreux aussi (terminologie du droit et des sciences). Nous restons moins intéressé par les hapax, d'ailleurs peu représentés ici (*entrebouchonné* 1915, *introïber* 1953, *s'othellotiser* 1833). Ils permettent toutefois l'examen de la dérivation en liberté. La plaisanterie *elle est morte, Adèle*, 1898, ou le jeu du *petit pot de beurre*, 1846, nous entraînent plus loin de l'étude de la langue.

En conclusion, un très utile recueil, varié et riche au possible. La typographie est excellente. La couverture nous apprend qu'une table récapitulative des fascicules parus est sous presse ; nous nous en réjouissons.

Quelques remarques, questions, adjonctions. Les abréviations sont en principe celles du *FEW*. ABADAVIVA, var. ABADIVA, 1826. 1803 : « *Abadiva*, poisson du genre *gade* », *NDHN*¹ I, 1. — ACANTHOGLOSSE, 1852. 1841 : « *Acanthoglosse. Acanthoglossum*. [...] G. de la famille des Orchidées, établi par Blume, dans sa *Flore de Java* », *DHN*¹ I, 33a. La *Flora Javae* de C. L. Blume avait paru à Bruxelles en 1828. — ACROSPORE, bot., 1852. 1822 : « *Acrospore*.

Acrosporium. Bot. Crypt. (Mucédinées) », *DCHN* I, 103b. Relevé par *Besch* 1845. — ACUDIA, entomol., 1783. 1659 : « açudia », 1690 : « acudia », de 1808 à 1877 : « acudie »; v. *R* XXIX, 1900, 574-578, avec l'histoire du mot. — AGATISÉ, géol., 1781. 1763, *RLiR* XL, 1976, 230. — ALISMACÉES, bot., 1816. 1815 : « Alismacées. Alismaceae », J.-B. de Lamarck et A. P. de Candolle, *Flore française*, Paris, III, 181. — ALIZARI, bot., 1805, 1808. *SavBr*, en 1761, attribue « Lizari » aux Grecs de la région de Smyrne, *RLiR* XLI, 1977, 421. — ALPAGNE avec l'indication « mouillez le gn », 1816. C'est un « monstre » pour *alpague*; on le lit dès 1751, dans l'*Enc* I, 294b, d'où il se répand. V. *FEW* XX, 74a, n. 1. — AMARYLLIS. Il serait bon de préciser la plante. Dans *Trév* 1752 (et avant), *amarillis* est une sorte d'œillet ou de tulipe; en 1783, dans l'*EncMBot* I, 120b, un genre de narcisse. — BALEINOPTÈRE, 1809. An XII [1803-1804] : « Les Baleinoptères », B. de Lacépède, *Histoire naturelle des Cétacées*, Paris, 114. Création. — BARBE-DE-CHÈVRE, champignon, 1816. 1790 : « Ces champignons que Césalpin a désignés, ainsi que Hermolaiis, Ruelle, & Bock, sous les noms de *digitelli*, *maninae* [...] sont ceux qu'on appelle en France, *mainottes*, *doigtiers*, *barbes de chèvre*, *mousses*, *gallinoles* », J.-J. Paulet, *Traité des champignons*, Paris 1790-1793, I, 42. — BAYOU, forme moderne, 1758, 1874; en Afrique, 1869. *Friederici*², 84b, signale « 5 Bayoux ou Rivieres » in *Journal de la Guerre du Mississippi*, 1740. — BOOMERANG, var. 1857. J. M. Kidman a relevé « womerang », 1835, chez Dumont d'Urville, *FrMod* XXXIX, 1971, 148-149; il rappelle que la forme « woomera » a été enregistrée par *LitS*. — BZI BZI, aussi BZITT ou ROUM-PCHI : essais pour suggérer des bruits divers, mais non formes lexicalisées. — CABOTIN, autre sens, 1736-37. Ne serait-il pas utile de préciser? — CHANG. Pure citation du chinois, comme les autres tons relevés, KONG, KO, TCHÉ, YU. — CHIROUTE, cigare, 1842. 1782 : « Le tabac y réussit très bien. Les chiroutes de Manille sont renommées dans toute l'Inde », citation de P. Sonnerat, in R. Chaudenson, *Le Lexique du parler créole de la Réunion*, Paris 1974, II, 576. — COMPOSÉES, famille de plantes, 1816. 1815 : « Composées. Compositae », Lamarck-Candolle, *op. cit.* IV, 1. — CONVOLVULACÉES, bot., 1816. An VII [1798-1799] : « Ordre XIII. Les Convolvulacées, Convolvulaceae », E. P. Ventenat, *Tableau du règne végétal selon la méthode de Jussieu*, Paris, II, 394. — CORTÈS, instit. esp., 1526. (1519) : « Après avoir demouré audict Sarragosse, concluz et tenuz les cortès, [...] en l'an mil Ve dix-neuf, en janvier, ledict Roy se partist », J. de Vandenesse, *Journal des voyages de Charles-Quint*, in L. P. Gachard, *Collection des Voyages des souverains des Pays Bas*, Bruxelles 1874, II, 60. — CUCUJUS, entomol., 1783, var. *cocojus*, 1768. *Cucujus* est, dans la citation, un pluriel; il peut donc correspondre à un singulier pourvu ou non d'-s final. 1759 : « *Cucuju*, autrement *cocojus*, insecte fort connu dans les Indes... », *DRUA* I, 804b. Pour la bibliographie, v. *Friederici*² 198a. — EUPHORBIACÉES, 1816. 1815, signalé par M. Höfler, *FrMod* XXXVII, 1969, 40, n. 16. — FOIE-DE-BŒUF, champignon, 1816. 1790 : « Langue ou foie-de-bœuf », Paulet, *op. cit.* I, 528a. — GALLINOLE, champignon, 1816. 1790; v. supra s. BARBE-DE-CHÈVRE et infra s. POULE. — GARÇON 'serveur dans un café', 1773. Une note très intéressante

d'Å. Grafström montre que ce sens est attesté à Paris en 1750 et 1758, ce qui remet en cause son origine marseillaise, *Mélanges Gossen*, Bern-Liège 1976, 307-308. — GÉRANIÉES, 1816. 1815 : « Géraniées. Geranieae », Lamarck-Candolle, *op. cit.* IV, 838. — GLUE DE CHÈNE, champignon, 1816. 1790 : « Cet hypodris de Solenander, est cet agaric [...] qu'on appelle encore *glu de chêne* », Paulet, *op. cit.* I, 50. — GUITOUNE ‘tente’, var. *guitoun*, 1842. 1838 : « Ces tentes, ou *guitoun* », L. A. Berbrugger, Voyage au camp d'Abd-el-Kader, *Revue des deux mondes*, 15 août 1838, 450 ; « il n'y avait que des *guitoun* », « ces *guitoun* », « A l'entrée du *guitoun* », 451. — HICKORY, bot., 1803, var. *hickory*, 1783, *hickory*, 1815. 1707 : les endroits les plus fertiles de la Virginie « sont couverts de Chênes, de Noiers, de *Hickories*, de Frênes... », traduction anonyme de l'anglais de R. Beverly, *Histoire de la Virginie*, Amsterdam, 173 ; var. « *Hicccory* », 245, 297. Au sens de la noix de cet arbre : « de *Hickories* », plur., 184, « des *Hicccorys* », 246. Le premier passage cité est repris textuellement par l'abbé A.-F. Prévost en 1758, mais avec suppression de l'aspiration et du soulignement : « d'*Hickories* », *Histoire générale des voyages*, éd. in-12, Paris 1746-1789, LV, 332. Var. 1785 : « Noyer blanc de Virginie, appelé *la Noix Hickery* », traduction anonyme de l'anglais de Ph. Miller, *Dictionnaire des jardiniers*, Paris, IV, 264a. Var. an IV [1795-1796] : « *Eadem [Nux juglans Virginiana] gemmis maximis [...]. Vulg. l'hicory* », *EncMBot* IV, 503b. *Hickery* fait adresse, en 1821, dans le *DSN XXI*, 155. — HIDALGO, 1798, var. *hidalgue*, 1640. 1579 : « ... n'y auoit que soldats Portugais, commandez par vn Hidalgo ou gentilhomme de leur nation », traduction anonyme de l'espagnol de L. Nieto, *Histoire véritable des dernières guerres advenues en Barbarie*, Paris, 67 ; « les Hidalgos et Caualers Portugais », 76. — LANGUE-DE-BŒUF, champignon, 1816. 1790, supra s. FOIE-DE-BŒUF. — LIMNÉE, zool., f. 1823, m. 1806. Var. 1791 : « Conovule, Lymnée, etc. », J. G. Bruguière, *Tableau... contenant l'Helminthologie, ou les Vers infusoires, les Vers intestins, les Vers mollusques, etc.*, Paris, 177a, dans une liste signée Bory de Saint-Vincent. — LOGGIA, 1849. Comme mot italien cité, 1727 : « La Cour du Palais Borgèse, dont les portiques appellez *Loggie*, sont soutenus par cent colonnes... », *Voyages du Sr. A. de la Mottraye, en Europe, Asie & Afrique*, La Haye, I, 44. — MAINOTTE, champignon, 1816. 1790, supra s. BARBE-DE-CHÈVRE. — MALARIA, en Italie, 1845, en Grèce, 1849. 1821 : à Athènes, ces fièvres « attaquent surtout les étrangers qui s'exposent imprudemment à rester sur les lieux infectés de malaria », A. J. B. Defauconpret, traducteur de l'anglais de Th. S. Hughes, *Voyage à Janina en Albanie, par la Sicile et la Grèce*, Paris, I, 103. 1829 : à Rome, « Vers onze heures je me couche, ou bien je retourne encore dans la campagne malgré les voleurs et la *malaria* », lettre datée de « Rome, le samedi 3 janvier 1829 », incluse dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, éd. M. Levaillant, Paris 1948, III, 467. — MENOTTE, champignon, 1816. 1791 : « La variété jaune de cette clavaire [...] est très-connuë dans la plupart de nos campagnes sous les noms de *menottes*, de *gantelines*... », P. Bulliard, *Histoire des champignons de la France*, Paris 1791-1812, I, 202-203. — MERDE, masc. Nom féminin, mais le texte cité est picard, d'où l'emploi de l'article *le* ; cf. « le plus orde beste », ibid. XXV, 1, 67 ; etc. —

MONOTRÈMES, 1809. 1803 : « comme il est démontré [...] que les deux genres s'appartiennent par un assez grand nombre de rapports, je les réunis dans le même ordre sous le nom MONOTRÈMES », E. Geoffroy-Saint-Hilaire, in *Bulletin des sciences, par la Société philomathique*, n° 77, thermidor an XI, 126. Création. — MOUCHE-BRILLANTE, 1783. Les voyageurs français aux Antilles appellent cet insecte (le même que *cucuju*) *mouche luisante*. Ainsi J.-B. du Tertre, *Histoire générale des îles de S. Christophe...*, Paris 1654, 323, C. de Rochefort, *Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique*, Rotterdam 1658, 525, R. Breton, *Dictionnaire Caraïbe-français*, Auxerre 1665, s. *cogouyou*. La dénomination passe dans *Corn* 1694, *Fur* 1701 et la série des *Trév.* *Besch* 1845 dit en ce sens *mouche lumineuse*, *LarI-Lar* 1931 *mouche à feu*. — MOUSSE, champignon, 1816. 1790, v. supra BARBE-DE-CHÈVRE. — NYCTAGINÉES, bot., 1816. 1798-1799, *RLiR* XLI, 1977, 227. — PANDOUR, soldat hongrois, 1742. 1664 : « avec une nouvelle escorte de Pandours, qui sont gardes établis pour la seureté du passage contre les volleurs », Promé, *Les voyages de M. Quiclet à Constantinople par terre*, Paris, 120. — PIED-DE-VEAU 'arum', 1546. xv^e s. : « L'en appelle aussi [l'*Arum italicum* Mill.] barbe Aaron et aussi pié de veau », *GHerbier* n° 236. 1539 : « arum, pied de veau », L. Duchesne, *In Ruellium de stirpibus Epitome*, Parisiis, aij r^o. — PINAILLEUR, av. 1945. Ce nom faisait partie du vocabulaire courant des khâgneux, au Lycée Henri-IV (Paris), en 1934 ; de même *pinailler* et *pinaillage*. — POLYDACTYLE, zool., 1809. An XI [1802-1803] : « *Le polydactyle plumier*. La couleur générale de ce polydactyle est argentée », *Lacépède Poiss V*, 420. Création. — POLYPORE, bot., 1816. 1790 : « Champ. poreux ou polypores, à une substance », Paulet, *op. cit.* I, 512. Adaptation du latin scientifique *Polyporus*, d'I. G. Michel, *Nova Plantarum genera*, Florentiae 1729, 129, terme repris par Haller et Adanson, v. Paulet, ibid. — POLYPTÈRE, adj. et s. m., ichtyol., 1808. 1802 : « en conséquence, j'établis ce genre ainsi qu'il suit : POLYPTÈRE... », E. Geoffroy-Saint-Hilaire, in *Bulletin des sciences* cité, n° 61, germinal an X, 98. Création. — POULE, champignon, 1816. 1790 : Porta « veut parler d'un *coralloïde* ou *barbe de chèvre*, qu'on appelle même dans quelques endroits de la France, *poule* & *gallinole*, ainsi nommé à cause de ses sommités, dans quelques espèces, couleur de rose, & semblables en quelque sorte à de petites crêtes de coq », Paulet, *op. cit.* I, 246a. — PROTOCOCCUS, bot., 1859. 1828 : « *Protococcus*. Bot. Crypt. (*Hydrophytes*). Ce genre a été récemment établi par le professeur suédois Agardh dans son *Systema Algarum*. [...] les nuances colorantes du *Protococcus*... », *DCHN* XIV, 307. — QUARTIER-MAÎTRE, 1650. Avant 1637 : « cartier maistre », en 1643 : « Quartiers Maistres », plur., *FrMod* XXVI, 1958, 56b. — RAVÉNALA, bot., 1816. Mot introduit dans le vocabulaire scientifique français par P. Sonnerat en 1782 : « Le Ravénala. Ravenala Madagascariensis », *Voyage aux Indes orientales*, Paris, II, 223. — RORQUAL, zool., 1793. 1789 : « Le Rorqual. B[alena]. *Musculus B.* », « En France & en Groenland on l'appelle *Rorqual* », P.-J. Bonnaterre, *Tableau encyclopédique... Cétologie*, Paris, 7b. — SAUTE-MOUTON, forme moderne, 1852. Dans *Besch* 1845, s. *coupe-tête* : « jeu de saute-mouton ». — SCILLE, bot., xvi^e s., var. *scylla*, 1783. Fousch dit « scille de mer » et « Scylle »

en 1549, 40B. — SPIRILLE ou SPIRILLUM, zool., 1868. 1848 : « *Spirillum*. Infus. — Genre de Vibrioniens, établi par M. Ehrenberg pour des infusoires d'une petitesse extrême », DHN¹ XI, 770a. — TATAN 'tante'. On peut sans doute préciser : région lyonnaise. — TÉLÉOSAURE, paléont., 1833. Geoffroy-Saint-Hilaire établit ce genre en 1825 : « desquelles [affinités naturelles] résulte la nécessité d'une autre distribution générique, *Gavialis*, *Teleosaurus* et *Steneosaurus* », *Mémoires du Museum d'Histoire naturelle*, XII, 97 ; « du *Teleosaurus* », « dans le *Teleosaurus* », 137 ; etc. Le mot garde la forme latine en 1828, DSN LII, 519, mais en 1830 : « *Téléosaure. Teleosaurus* », DCHN XVI, 88b. — TRIDACNE, zool., 1809. 1791 : « Pl. 235. Tridacne, Tridacna », Bruguière, *op. cit.* 150a, dans une liste signée Bory de Saint-Vincent. Création probable. — TUBIPORÉ, 1770, RLiR XL, 1976, 234. — TYPHACÉES, 1816. 1808, RLiR XLI, 1977, 227. — ULLUQUE, bot., 1868. 1848 : « *Ulluque. Ullucus*. Bot. ph. — Genre de la famille des Portulacées », DHN¹ XII, 753a. En 1830, le DCHN, XVI, 457a, donne seulement la forme « *ullucus* » et précise : « Genre [...] décrit par Lozano dans le Journal de la Nouvelle-Grenade, en 1809, p. 185, et adopté par De Candolle ». — URTICACÉES, bot., 1868. 1848 : « *Urticacées. Urticées*. [...] Voy. *Urticinées* », DHN¹ XII, 795a. — VALÉRIANÉES, bot., 1816. 1807 : « Ces remarques peuvent s'appliquer, soit aux *Dipsacées* [...], soit aux *Valérianées*, qui formoient la seconde section de cette famille, et qui, mieux examinées, ont des caractères suffisans pour constituer une famille distincte », A. L. de Jussieu, in *Annales du Museum d'Histoire naturelle*, X, 308-309. — VARANGUE 'vêranda, aux Indes', 1821. R. Chaudenson a relevé « warangue » aux Indes, 1736, et « varangue » à Bourbon, 1752, *op. cit.* I, 578-579. — VERBÉNACÉES, bot., 1816. 1806 : « Observations Sur la famille des Plantes verbénacées », A. L. de Jussieu, *Annales du Museum d'Histoire naturelle*, VII, 63 ; « Le terme *verbénacées* sera préférable à celui de *viticées* », 64. Création probable. — W, entomol., 1858. 1804 : « W ou double U, nom donné à la *phalène wavaria* de Linnaeus ou de M. Fabricius », NDHN XXIII, 473. — WILLE ZUR MACHT. Pure citation de l'allemand. — X, entomol., 1858. 1762 : « *Phalaena seticornis spirilinguis* [...]. *L'ix* », E. L. Geoffroy, *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, Paris, II, 162. Création. 1829 : « X ou ix », DSN LIX, 100.

Court complément, en vue des prochaines livraisons (lettre h-). HELMIN-THOLOGIE, FEW IV, 400b : 1803. 1791, supra s. LIMNÉE. — HELVELLE, GLLF : 1808. 1791 : « Genre XV. Helvelle », P. Bulliard, *Histoire des champignons de la France*, Paris 1791-1812, I, 287. Passage au français du latin scientifique « *Helvella* » de Linné et A. de Jussieu, ibid. — HÉMIONITE, bot., FEW IV, 403a : « seit Tournef 1694 [...]. II. durch Tournefort aus lt.-gr. *hemionon* umgebildet... ». 1548 : « Emionite. Lèngue de cerf », donné comme « vulgayre » correspondant à « Asplenon. Ceterach. Hemionitis. Hemionus. Lingua cervina... », E. Fayard, *Galen sur la faculté dez simples medicamans*, Limoges, 6, 107. — HÉMIPLÉGIE, DDM, GLLF : 1707. Var. 1658 : « tout de mesme que la paralysie est une priuation du mouvement en tout le corps, l'emiplegie l'est en la moitié », *Les Œuvres de maistre François Thévenin... recueillies par maistre*

Guillaume Parthon, Paris, 96. — HÉMIPTÈRE, DDM : 1775, *GLLF* : 1762. 1754, v. *FrMod* XVIII, 1950, 234. — HÉMORROÏDE 1. 'sorte de serpent', *FEW* IV, 373b : *aemorrhœide* 1552, *hemorrhœis* 1732, *hemorrhous* 1690. 1549 : le pourpier « repoulse le venin des dars & saiettes, & des serpens, nommez Hemorrhois & presteres », *Fousch* 39E ; « morsures de viperes, & d'hemorrhus serpent », 282C ; « contre serpens nommez hemorrhoides », 282E. 2. mal de veines, *FEW* ibid. : *hemorroïdes*, pl., 1552, *GLLF* : *hemorrhœide* 1560. 1549 : l'aloès « appaise flux de sang prouenans d'hemorroides », *Fousch* 49D ; le jus de cyclamen « ouure les hemorrhoides », 171D. — HÉPATIQUE 'malade du foie', *FEW* IV, 403b : Paré. Var. fin XIV^e s. : « aux desenéz et espatiz et frenetis, pran la pierre dessus dicte », « touz fols freneticz epaticz », *Le Livre des secrez de nature*, in L. Delatte, *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Liège-Paris 1942, 320 ; « les epatices », 348. Var. 1548 : la racine de gentiane « Bue avec eaue remedie aux hepatic », Fayard, *op. cit.* 6, 69. 1549 : la racine du chardon à cent têtes « donne allegeance aux hepatic », *Fousch* 112C. — HÉPHESTITE, *FEW* IV, 404a : afr. *epistites* 'sorte de pierre précieuse', *epitites* (beide Studer). En fr. mod., 1775 : « Héphestite, est la pierre de Vulcain », *Valm*, éd. in-4^o, III, 243 ; manque dans l'éd. in-4^o de 1768. Relevé par *Besch* 1845, mais non par *Lav* 1873. — HERBE A JAUNIR, *FEW* IV, 24b : 'Reseda luteola' 1681. Au sens de 'genêt tinctorial, Genista tinctoria L.', 1550 : « De l'Herbe à Iaunir », [G. Guérout], *L'histoire des plantes mis en commentaires par Leonart Fuchs*, Lyon, 552a. De même chez Daléch 1615, I, 146. — HERBE A L'ESQUINANCIE, *FEW* II, 1612b : 'herbe à Robert' 1784. 1768 : « Herbe à l'esquinancie : voyez à l'article *Bec de Grue* », *Valm*, éd. in-8^o d'Yverdon 1767-1768, V, 388. Au sens d' 'aspérule à l'esquinancie, Asperula cynanchica L.', var. 1516-1520 : « Herbe de vigne ; elle est autrement appellée herbe à squinance. Elle croist en montaignes », *Le grant herbier en françois*, in *GHerbier* n° 232. — HERBE AU CANCER 'dentelaire, Plumbago europaea L.', manque *FEW*. 1803 : « Herbe au cancer. Voy. au mot *Dentelaire* », *NDHN*¹ X, 471. — HERBE AU CANCRE, *FEW* II, 176a : 'heliotropum [Heliotropium europaeum L.]', 1613. 1542 : « Verrucaria herba, heliotropium. Herbe au cancre », *Gesn* 136. Var. 1544 : « Heliotropium, [...] herba cancri, herbe de cancre », L. Duchesne, *In Ruellium de stirpibus Epitome*, Parisiis, 39. — HERBE AU CHARPENTIER, *FEW* II, 399a : 'achillée millefeuille', *h. des charpentiers* 1867. 1553 : « L'herbe au Charpentier échauffe [...] & l'appelle on herbe des Charpentiers parce que elle donne puissans remedes aux blessures qu'ilz reçoivent », M. Mathée, *Les six livres de Pedacion Dioscoride... Translatez de latin en françois*, Lyon, 134b. Même forme dans *Fur* 1701. Sens non relevés par le *FEW* : 1. 'brunelle commune, *Brunella* (*Prunella*) *vulgaris* L.', 1549 : « *Prunella*. Herbe au Charpentier », *Histoire des plantes de M. Leonhart Fuchsius, avec les noms Grecs, Latins, & Francoys*, Paris, 152. Var. 1704 : « On appelle aussi la *Brunella*, qui est une plante differente & vulneraire, herbe aux Charpentiers », Trév. s. *Herbe des charpentiers*. 2. 'géranium herbe-à-Robert, *Geranium robertianum* L.', 1549 : le troisième genre de géranium « est nommé d'aucuns Herbe Robert, comme d'autres Herbe au charpentier », *Fousch* 76B. 3. 'barbaree, *Barbarea*

vulgaris R. Br.', var. 1698 : « Barbarea. [...] En François, *Herbe aux Charpentiers* », Lémery 93. 1762 : « L'Herbe de Sainte-Barbe, ou l'Herbe au charpentier », A. Gouan, *Hortus regius monspeliensis*, Ludguni, 328. 4. 'sorte de vélar', var. 1768 : « *Herbe aux charpentiers ou Herbe de Sainte Barbe*, barbarea. Est une espece de cresson (ou de welar D[eleuze].) qui croist sur le bord des fossés », *Valm*, éd. cit. de 1767-1768, V, 384. 'Vélar commun, *Sisymbrium officinale* Scopoli', var. 1803 : « *Herbe aux charpentiers*. [...] C'est encore le *Velar commun* », *NDHN*¹ X, 472. 5. 'sénéçon commun, *Senecio vulgaris* L.', 1806 : « *Vulgai-rement le seneçon, herbe au charpentier* », *EncMBot* VII, 77. 6. divers : var. 1721 : « On a encore donné ce nom d'*herbe aux Charpentiérs*, à la Margarite, à l'Orpin, &c. », *Trév.* — HERBE AU MOINEAU 'morgeline, *Stellaria media* (L.) Villars', *FEW* VI, 3, 68b : 1611. 1550 : « en latin *Morsus gallinae*, ou *Passerina*, en Françoy *Morgeline*, ou herbe au Moyneau », Guérout, *op. cit.* 16a. — HERBE AUX CLOCHEΣ 'liseron', *FEW* II, 792a : 1552. 1539 : « *Conuolulus*, du liset, herbe aux cloches », Duchesne, *op. cit.* (1^{re} éd.) a iij v^o. — HERBE AUX LADRES 'véronique officinale, *Veronica officinalis* L.', *FEW* V, 232b : 1606. 1550 : « De la Veronique ou Herbe aux Ladres », Guérout, *op. cit.* 122b. — HERBE AUX MITES 'molène blattaire, *Verbascum blattaria* L.', *FEW* XVI, 560a : 1564. 1549 : « De l'Herbe aux mittes, ou Blattaria », Fousch 66A. — HERBE AUX PERLES 'grémil officinal, *Lithospermum officinale* L.', *FEW* VIII, 254a : 1550. 1549 : « *Lithospermum satium*. Gremil, ou herbe aux Perles », *Histoire des plantes de M. Leonhart Fuchs* citée, 277. — HERBE AUX POUILLEUX 'staphisiaigre, *Delphinium staphisagria* L.', *FEW* VIII, 149b : 1608. 1549 : « De l'Herbe aux pouilleux ou Staphis aigre », Fousch 302A. — HERBE AUX POUMONS, *FEW* IX, 546b : 'sticta pulmonaria, lichen', *pulmonaire* 1611, *pulmonaire de chêne* 1765. Var. 1543 : « De pulmonaria. [...] Galli *Herbe a Poulmon* », L. Fuchs, *De Historia stirpium commentarii insignes... Scholiis... Plantarum uoces gallicas passim exprimitibus*, Parisiis, 257 v^o. 1549 : « De l'Herbe aux poumons », « Les medecins & herbiers de ce temps l'appellent Pulmonaria. Les Françoy, Herbe a poulmon », « Elle vient sur les Chesnes, & en lieux pierreux », Fousch 245A. — HERBE AUX TEIGNEUX, 1. 'pétasite, *Petasites officinalis* Moench', *FEW* XIII, 1, 342b : *herbe aux tigneux* 1549 Fousch. On y lit : « De Petasites, ou Herbe des tigneux », Fousch 249A. 1549 : « Petasites. Herbe des Teigneux », *Histoire des plantes de M. Leonhart Fuchs* citée, 366. 2. 'parelle, *Rumex crispus* L.', manque *FEW*. 1542 : « *Lapathum acutum. Herbe aux teigneux* », Gesn 49 ; « *Oxylapathon. Parelle, herbe aux tigneux* », 80. En latin, *lapathum acutum* = *oxylapathon* = *Rumex crispus*, J. André, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris 1956, 233. — HERBE D'ENCENS, *FEW* IV, 620b : 'absinthe' 1611. Au sens de 'Meum mutellina Gaertn.', xv^e s. : « Herbe d'ancens, c'est une herbe de qui les feules ressemblent à une autre herbe que l'on appelle meu », *GHerbier* n° 233 ; identification de G. Camus, ibid. — HERBE D'ÉPERVIER, *FEW* XVII, 171b : *h. d'esprevier* 'picris hieracioïdes' Voult 1613, *h. d'esparvier* Cotgr 1611, norm. *h. à l'épervier* JorFl 122. L'expression paraît désigner 1, le genre 'épervière, *Hieracium* (Tourn.) L.', et particulièrement l' 'épervière

des murs, *Hieracium murorum L.* (v. *DSN* XXI, 26), 1549 : « Aucuns la nomment Herbe d'espreuier, suyuans les Grecs qui l'ont appellé Hieracion », *Fousch* 120A. 1550 : « Les Allemans en leur langage l'appellent Herbe d'Esperuier, & ce par allusion a l'appellation Grecque », Guérout, *op. cit.*, « De la Cichoree iaune », 222b. 1615 : « en Latin *Hieracium*, ou *Accipitrina* : en François *Herbe d'Esperuier* », *Daléch* I, 480. 1694 : « *Hieracium* s. m. [...] On l'appelle ordinairement *Herbe à l'Epervier* », *Corn.* 2. la ' porcelle racineuse, *Hypochoeris radicata L.*', 1803 : « *Herbe à l'épervier*. [...] C'est aussi la *Porcelle radiqueuse* », *NDHN¹* X, 473. — HERBE DE LA TRINITÉ ' pensée, *Viola tricolor L.*', *FEW* XIII, 2, 286a : 1546. 1543 : « De Trinitatis herba. [...] Galli *Herbe de la Trinité* », Fuchs, *éd. cit.* 325 r°. — HERBE DE NOTRE-DAME ' balsamite, *Chrysanthemum balsamita L.*', *FEW* III, 126b : manque ce sens. 1541 : « Du coq ou herbe de nostre Dame », C. Gesner, *Historia plantarum et vires*, Parisiis, 78. — HERBE DE PARIS ' parisette, *Paris quadrifolia L.*', *FEW* VII, 655a : *h. de Paris* hap. xvi^e s., *herbe à Paris* 1817. 1560 : « l'Herbe Paris ne produit qu'une seule tige ronde », « lherbe de Paris iette vne greine dedans le bouton qu'elle porte », A. du Pinet, traducteur du latin, *Les Commentaires de M. Pierre André Matthioli*, Lyon 1561, achevé d'imprimer : 1560, 355b. *Corn* 1694 enregistre « Herbe-Paris » et *Fur* 1701 « Herbe Paris ». — HERBE DE SAINT-CHRISTOPHE ' actée en épi, *Actaea spicata L.* = *Christophoriana spicata Moench.*', *FEW* II, 656a : xix^e s. ; *Meuse christophoriana*. Var. 1698 : « *Christophoriana*. [...] En François, *Herbe de saint Christophe* », *Lémery* 193. 1752 : « Herbe de S. Christophe », *Trév*, ajout de l'édition. 1821 : « Herbe de Saint-Christophe (Bot.) ou Christophorienne », *DSN* XXI, 38. — HERBE DE SAINTE-BARBE ' barbarée, *Barbara vulgaris R. Br.*', *FEW* I, 247b : mfr. 1543 : « *S. Barbarae herba*. [...] Gallis *L'erbe de S. Barbe* », Fuchs, *éd. cit.* 299 r°. Var. 1549 : « De l'Herbe saincte Barbe », *Fousch* 285A. Le *DSN* dit : « Barbarée ou Herbe de S.^e Barbe » en 1816, IV, 32. — HERBE DE SAINT-JACQUES ' séneçon jacobée, *Senecio jacobaea L.*', *FEW* V, 11a : var. *h. Saint-Jacques*, 1546. 1543 : « Galli *L'erbe de S. Iaques* », Fuchs, *éd. cit.* 297 v°. — HERBE DE SAINT-JEAN 1. ' armoise, *Artemisia L.*', *FEW* V, 48a : agn. *herbe Joan* xive s., *h. de St-Jean* 1547, Bayeux *h. Saint-Jean*. 1543 : « *De artemisia*. [...] Gallicè *Armoise ou l'herbe de saint Iehan* », Fuchs, *éd. cit.* 19 r°. 1544 : « *Artemisia, armoise, tanasie, ou herbe S. Iehan* », Duchesne, *op. cit.* 12. 2. ' millepertuis, *Hypericum perforatum L.*', *FEW* ibid. : *herbe saint-Jehan* 1490-1520, *herbe de saint Jean* 1611. xv^e s. : « *Ypericon, herbe persee ou pertusee, herbe saint Jehan, c'est tout ung* », *GHerbier* n° 241. 1549 : « aucuns l'appellent [sc. le millepertuis] l'herbe S. Iehan », *Fousch* 322A.

Raymond ARVEILLER.

Alain NOUVEL, *Les Noms de la roche et de la montagne dans les termes occitans et les noms de lieux du Massif Central (Aveyron, Cantal, Gard, Lozère, Hérault)*, Lille et Paris, 1975, 711 pp.

C'est une heureuse idée que d'avoir groupé les NL, et les appellatifs, qui dans

une région déterminée se rapportent à la roche et à la montagne. De telles synthèses, trop rares encore, doivent se révéler riches d'enseignements. Ceux que M. Nouvel a voulu surtout retenir concernent la préhistoire linguistique du Massif Central, la place et la nature du substrat pré-indo-européen. On ne s'étonnera donc pas que son ouvrage — et c'est là un de ses mérites — fournisse matière à discussion.

M. Nouvel a rangé ses NL et ses appellatifs par racines, puis par couches linguistiques, allant du pré-indo-européen au latin, soit de l'inconnu au connu.

Les principaux types sont étudiés, mais on regrettera de ne trouver ni *col/cola*, ni *bals/baus*, ni *mota*, ni *mourre* et son dérivé *mour(r)ado*, ni d'autres mots sans doute plus productifs que **lesa* (§§ 583-4) ou **mar(r)-* (§§ 592-5). En l'absence de justification, le choix des termes présentés laisse parfois une impression d'arbitraire.

On regrettera aussi le déséquilibre dont souffre l'échantillonnage de M. Nouvel du fait de la sur-représentation de la partie méridionale du Rouergue à laquelle l'auteur a consacré de précédents travaux universitaires. Il faudra toujours garder ce fait à l'esprit quand on examinera l'aire et la densité de telle racine. Loin de nous l'idée d'une illusoire « exhaustivité », mais la méthode des sondages a ses règles et lorsqu'un spécialiste de grammaire générative vient nous rappeler que le « long travail d'accumulation systématique des données » y demeure indispensable (M. Gross, *Méth. en synt.*, 1975, p. 9, et *passim*), nous pensons qu'il en va *a fortiori* de même en lexicologie et en toponymie.

M. Nouvel nous semble faire, plus d'une fois, la part trop belle au plus ancien substrat. Sans verser dans la substratophobie, aussi condamnable que la substratomanie, donnons-en quelques exemples.

§ 83 — *La Caille* (Salles-Curan, Aveyron) : est-on en droit d'affirmer qu'il ne saurait « être question du nom de l'oiseau qui se dit à cet endroit *calla* et non *calha* » quand l'*ALMC* 322 donne *kalyē* à Canet-de-Salars, soit à quelques kilomètres de Salles-Curan ?

§ 84 — M. Nouvel tire, après d'autres, prov. *causse* de pré-i.-e **kalso-*, dérivé de **kala*. Mais **kalso-* n'aurait-il pas abouti à **caus*, tout comme *falsu* a abouti à *faus* ou *fals* ? Partant de **kalso-*, M. Nouvel ne peut rendre raison des formes les plus anciennes du mot qui présentent -z- ou -c-. Il met les premières sur le compte d'une « mauvaise graphie » (§§ 26, 85.2, 89.2) et ne dit rien des secondes, alors que ces graphies sont phonétiques et notent l'affriquée, plus tard réduite à [s], régulièrement issue de *c* devant *i* dans **calcinu*. Enfin, les formes du type *lo Chauzcer*, alternant avec *lo Chauce* vers 1181 à Yssingeaux, qui se rencontrent au moins dans l'Aude et en Haute-Loire ne sont explicables que par **calcīnu* (cf. apr. *fraiser*, etc.).

§ 154 — *Le Camarat* (écart de Nant, Aveyron) est sans doute le participe passé de prov. *camara* « latter un toit, y poser des lattes » ou l'équivalent de périg. *chamará* « grenier à foin », Lot G. *tyamarat* « fenil », Ambert *teāmārā* « appentis à plancher mobile... » (*FEW* 2/1, 137 a).

§ 173 — *Les Candoullières* (Colorgues, Gard) doit être une mécoupure de

**l'Escandoulière* et remonter, comme *Escandolières* (Rodelle, Aveyron), à lat. *scandula* « sorte de blé » (cf. *Escandolières*, cant. de Rignac, Aveyron, *DNLF*, s. u.).

§ 174 sqq. — On ne sera pas surpris de voir M. Nouvel continuer de donner la chasse aux animaux chantants de la toponymie (cf. *RLR* 79, 1970, fasc. 1, p. 253-258 ; 79, 1971, fasc. 2, p. 284-288). Ses arguments ne convainquent pas toujours.

M. Nouvel, § 190, s'arrête sur le type *Chante Couyon* représenté à plusieurs exemplaires dans la micro-toponymie du Gévaudan : *Cante Couyon*, Les Salces ; *Chante Couyon*, Javols ; *Cante Couyon*, La Canourgue ; *Chonte Couyon*, Mar-chastel ; *Chonte Couyon*, Arzenc-de-Randon ; auxquels on peut ajouter *Chonte Couyon*, Rieutort (Ch. Camproux, *Festchrift W. Von Warburg*, 1968, II, p. 92).

« Pour ce type, écrit-il, le nom du coucou est impossible, car cette variante [coiou] n'a jamais existé en occitan ». M. Nouvel repousse donc l'hypothèse d'un composé verbal et suppose un composé pré-indo-européen **kanta* « pierre, rocher ; hauteur, amas de rochers » + **kug-i-onu* (ou, avec M. Camproux — *art. cit.*, p. 97 — **kuk-oniu*), dérivé de **kug-*, variante de *kuk(k)* - « sommet arrondi, montagne ».

Or pour l'un de ces lieux-dits, le *Cante Couyon* ou *Cante Couyou* (selon la Carte au 1/25000) des Salces, on a la chance de posséder des formes anciennes que M. Nouvel n'a pas citées : *Cantacogul* 1246 (J.-L. Rigal et P.-A. Verlaguet, *Doc. sur l'ancien Hôpital d'Aubrac*, I, 1913-1917, p. 65), *Chantocogul* 1250 (*ibid.*, p. 86), *Chantacogul* 1261 (*ibid.*, p. 111), *Cantacogul*, 1270 (*ibid.*, p. 193), *Chantacogul*, 1307 (H. Bouiller de Branche, *Feuda Gabalorum*, I, 1938, p. 36) *Canta Coguol* 1414 (J.-L. Rigal, *Doc. sur l'Hôpital d'Aubrac*, II, 1934, p. 752), *Chantacoguol* 1445 (*ibid.*, pp. 716, 717).

Il est clair qu'on se trouve bien en présence d'un composé verbal signifiant « chante coucou ». Le second terme est en effet à date ancienne, apr. *cogul*, remplacé plus tard par *couioul* (*FÉW*, 2, 1453 b, donne Puiss. *couioul*, et Mistral, I, s. u. *conguiéu*, lim. *couioul*), devenu ensuite régulièrement *Couyou* : nous sommes en effet dans la zone du Gévaudan où *-l* tombe en finale (Ch. Camproux, *Essai*, I, § 285, p. 309, et R. Hallig, *ZRPh* 68, 1952, p. 275, et carte, p. 280 d). Quant à la forme moderne *Cante Couyon* il s'agit d'une fausse régression graphique, compréhensible dans une région où, en finale, *-n* tombe aussi bien que *-l*.

La même solution nous paraît valoir également pour les autres microtoponymes cités plus haut qui se trouvent tous, eux aussi, dans la zone d'amusement de *-l* final (y compris La Canourgue, cf. Ch. Camproux, *Essai*, I, § 285, pp. 305, 307).

§ 213 — M. Nouvel écrit « dans le sud de l'Aveyron, il n'existe que *lo perdigal*, la perdise ou perdrix grise y est totalement inconnue, le mot lui-même y est incompris ». *ALF* 1002 (points 746 et 748) et *ALMC* 321 attestent pourtant *perdize*. Quant aux prototypes **kanta per-d-issu* ou **kanta per-d-iceu* pour *Canteperdise*, le moins qu'on puisse en dire est qu'ils laissent rêveur.

§ 279 — *Le Prat-del-Jal*, *Le Prat-del-Jail* 1600, déjà rapporté à **gal-* par L. F. Flutre (*Recherches...*, 1957, p. 143), ne signifie sans doute que « le pré du coq ».

§ 286 — *La Gare*, à Celles (Cantal), c'est-à-dire en zone de palatalisation,

et peut-être aussi à La Capelle-Viescamp, est à rattacher au déverbal de *garar*, vivant dans le Tarn avec le sens de « refuge, cabane non fermée où l'on se réfugie en cas de mauvais temps » (E. Nègre, *Top. Rabastens*, § 1758, et *Les N. de l. du Tarn*, § 250 ; cf. le diminutif *gareta* « appentis » au point 14 de l'*ALMC* 632) plutôt qu'à Montagne Noire *garra* « endroit pierreux » (Alibert). Pour la même raison, on expliquera plus volontiers, au § 287, *Le Garrou* à Coltines (Cantal), également en zone palatalisante, par le NP *Garron* ou npr. *garrou* « vieux garçon ».

§ 288 — *Garabe* 1686 > *Garabie* (dom. ruiné, Giou-de-Mamou, Cantal) fait penser à la famille de *garabié* « églantier » (G. Rohlfs, *Le Gascon*, 1970², § 20 ; *FEW* 21, 97 b-98 a ; *ALF* 452 ; voy. aussi *DNFF*³, s. u. *Garabiol*).

§ 290 — *Territorio dels Gralhs et dels Grals* 1307 (*Feuda Gabal.*, II, 1, 1940, p. 230), lieu non identifié vers Saint-Pierre-de-Nogaret (Lozère), peut représenter l'ancêtre du moderne *gray/gral* « corbeau » (cf. Ch. Camproux, *Essai*, II, p. 611 ; *FEW* 4, 230 b ; *ALMC* 326). (*La*) *Graille*, nom de divers lieux du Gard et de l'Aveyron contient le féminin, singulier à valeur collective, *gralha* « corneille » ou le NP *Graille* (cf. *Deusde* et *Ugo Grailla*, Rouergue, 1192, *ACLP* 266, 13, 26).

§ 291 — C'est encore le NP *Graille*, associé au suffixe *-aria*, qui a formé *la Grailherie*, nom d'un hameau de Verrières (Aveyron) sis au fond d'une vallée, d'après la Carte au 1/25000, plutôt que « montagne de 563 m. », et *la Graillerie*, nom d'un hameau de Bozouls d'après la même Carte et le plan cadastral, plutôt que « plateau rocailleux de 554 m. ».

§ 337 — *Malaret*, hameau des Albres (Aveyron) plutôt que « montagne isolée de 470 m », contient lat. *malus* et suffixe *-aretu* ; cf. les plus nombreux *Pomaret*.

§ 411.1.2. *Cère* (domaine ruiné, Arpajon, Cantal) *Cera* 1223, et *la Cère* (Thiézac, Cantal, en bord de Cère et non « sur montagne allongée ») sont rangés par inadvertance sous *serra*. Les deux lieux tirent leur nom de la rivière de *Cère* (forme locale *sér*, *ALMC* 94, point 41).

§ 463 — Le type *le Tournal* fait songer à npr. *tournau/tournal* « tournant, détour ; meule tournante, meule à aiguiser, lieu où elle est placée » (cf. agév. *tornalh* « appareil dans un moulin », *BEC* 77 (1916), p. 284).

§ 606 — M. Nouvel écrit de *Rabiols* (montagne de Saint-Laurent-de-Muret, Lozère) : « les différentes formes de ce toponyme le rendent obscur ». Il se borne en effet aux formes anciennes de 1307 qu'a données L. F. Flutre (*Recherches...*, p. 224) d'après les *Feuda Gabalorum* : « *mansus de Rhabilis* et de *Rabilost* ». D'où son embarras. Car si l'on se reporte au texte-même des *Feuda*, on s'aperçoit que *Rabilis* et *Rabilost* ne sont pas deux noms différents (... *e Chasalest et Chalmejane et Charrellossas et la Garda, el Mors* (Corriger *el Vors* d'après les textes des *Doc. d'Aubrac* cités plus bas) *et Rabilis et Rabilost et Vilavielha...*, *Feuda Gabal.*, II, 1, p. 157). Si l'on se reporte ensuite aux *Documents sur l'ancien Hôpital d'Aubrac*, on s'aperçoit que plusieurs chartes concernant la même zone géographique citent côte-à-côte *Rabilis* et *Rabiletz* en 1286 (I, p. 289), 1303 (I, p. 409), 1356 (II, p. 63) ; ajoutons pour *Rabiols* les mentions *Rabilis* 1266 (*Cart. de Bonneval*, P.-A. Verlaguet, 1938, pp. 193, 194), 1270 (*Doc. d'Aubrac*, I, p. 193), *Rabiels/Rabials* 1414 (*ibid.*, II, p. 751),

Rabials 1415 (*ibid.*, II, p. 760). Il faut donc vraisemblablement corriger le *Rabi-lost* des *Feuda Gabalorum* en *Rabilest*, qui n'est autre que *Rabiletz* avec la même métathèse que les *Feuda* attestent, quelques lignes plus haut, dans *Chasalest* qui est *Cazalets*, montagne d'Aurelle, Aveyron. *Rabiletz* est donc simplement le diminutif *Rabils* > *Rabiols* : sur *i* > *io* devant *l* en gév., cf. Cl. Brunel, *BEC* 77 (1916), p. 261 ; R. Hallig, *ZRPh* 68 (1952), pp. 269-270, 273 ; Ch. Camproux, *Essai*, I, § 153. Quant au simple *Rabiols*, il s'agit plutôt d'un dérivé de *rapu* à l'aide du suffixe *-ile* (Ronjat, III, § 683 ; *Top. Rabastens*, § 323) que d'un représentant de pré-i.-e. **rap-* (?).

Au delà de ces points de détail, qu'on pourrait multiplier et sur lesquels, en somme, on sera toujours libre de diverger, l'ouvrage de M. Nouvel soulève plusieurs questions de méthode. Nous n'en évoquerons que deux.

M. Nouvel a voulu distinguer deux substrats pré-indo-européens : l'un d'origine ouralo-altaïque, l'autre d'origine proche-orientale. Il se fonde sur de vastes comparaisons linguistiques et sur certaines données de la préhistoire.

Il convient toutefois de dire que les rapprochement qu'il propose entre les langues les plus diverses n'ont que peu à voir, le plus souvent, avec ceux qu'on établit en grammaire comparée. Il leur manque en effet l'essentiel : la régularité des correspondances phonétiques. Or c'est un adage que « les rapprochements étymologiques valables ne se font jamais d'après des ressemblances de forme phonétique, mais seulement d'après des règles de correspondance » (Ant. Meillet, *La Méth. comp. en ling. hist.*, nouv. tir., 1970, p. 34). Ajoutons que, lorsqu'on opère avec des éléments réduits, en fait, ici, des racines bilitères, et surtout si l'on n'est pas trop exigeant sur le sens, la part du hasard devient considérable ; et renvoyons aux lignes de Vendryes dans *BSL* 47 (1952) p. 147 *sqq.*

D'autre part, M. Nouvel a voulu tirer parti des résultats des préhistoriens. Il appelle de ses vœux une étroite conjonction de la linguistique, de la préhistoire et de l'anthropologie (en particulier §§ 7, 625). C'est un louable souci ; mais il ne semble pas que l'auteur ait toujours suffisamment pris garde aux difficultés méthodologiques d'un telle association. Renvoyons encore à Vendryes qui écrivit jadis là-dessus des pages qui restent à méditer (*Le Langage, introd. ling. à l'hist.*, 1968², pp. 261-262, 331-333). Il y invitait à la plus grande prudence dans la confrontation des résultats des linguistes et de ceux du préhistorien car, disait-il, « le crâne en main, nous ne pourrons jamais savoir ce qu'il contenait dans sa boîte osseuse, quelles associations de mots et d'idées s'y formaient, quelles images surgissaient des centres nerveux » (*op. cit.*, p. 333). Or il nous semble que les faits d'ordre linguistique et les faits d'ordre anthropologique ne sont pas toujours suffisamment distingués dans le livre de M. Nouvel. Plus d'une fois (§§ 11-13, 65, 423, 621) l'auteur glisse subrepticement des courants de *population* aux substrats *linguistiques*. Ainsi, § 621, ce qui n'est d'abord qu'une « unité de civilisation indo-méditerranéenne » (souligné par nous) devient-il cinq lignes plus loin, un « substrat indo-méditerranéen ». M. Nouvel en vient à écrire : « les langues qui vont être citées ont été choisies en fonction des résultats acquis par la préhistoire et l'anthropologie » (§ 16, souligné par nous), ou encore à faire appel à la préhistoire pour trancher d'épineuses questions linguistiques, par

exemple celle qui porte sur le point de savoir si pré-i.-e. *bar- est identique à i.e. *bhar : « Cela est possible si l'on tient compte des nombreuses migrations du mésolithique et du néolithique », telle est la conclusion de M. Nouvel (§ 65).

Ces points de méthode ne sont pas négligeables. Les toponymistes se doivent en effet de démentir Meillet quand il écrivait que « les linguistes qui s'intéressent surtout à l'étymologie des noms propres sont souvent des aventuriers de la linguistique » (*op. cit.*, p. 42).

Disons en terminant que la présentation matérielle de l'ouvrage inspire aussi quelques réserves. Si, parmi les fautes — certaines inévitables — qui interrompent trop souvent la lecture, beaucoup sont vénierables (fautes d'orthographe, de majuscules, mots coupés devant consonne, répétitions), d'autres peuvent en revanche passer pour plus gênantes sous la plume d'un romaniste : lat. *ferru* « sauvage » (= *feru*), p. 309, lat. *corva* (= *curva*), p. 411 ; lat. *podietu* (= **podiittu*), p. 539 ; it. *sablioso* (= *sabbioso*), p. 311 ; esp. *phil[ología]* (= *filología*), p. 353 ; mélange de *on* et de *nous* (« on peut conclure que [...] nous rencontrons, p. 42, n. 1) ; *leur* renvoyant à un singulier (p. 26, l. 5) ou *qui* à un inanimé (p. 41) ; pléonasmes (« Il est bien sûr évident », p. 36, n. 1.). Apparemment, M. Nouvel ne distingue pas le ligature de l'Antiquité et le dialecte gallo-italien de la Ligurie moderne, ce qui lui fait interpréter à contre-sens un passage de M. Hubschmid (p. 144 ; et p. 148, n. 20).

Plus grave, peut-être, est qu'à la bibliographie, où certaines absences (Albenque, Grafström) sont notables, quelques titres ne paraissent figurer que de seconde main sans que l'auteur en prévienne le lecteur. Ainsi M. Nouvel trouvant dans la bibliographie des *Recherches* de L. F. Flutre la référence à l'article de Cl. Brunel « Les juges de paix en Gévaudan au milieu du XI^e siècle » n'aurait-il pas repris du même coup la fausse indication « *Zeitschrift für rom. Phil.* (1951) » ? Ce travail a paru, en réalité dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* 109 (1951), pp. 32-41. La référence des *Documents d'Aubrac* (presque jamais utilisés d'ailleurs dans le corps du livre) qui a l'air d'être elle aussi reprise, y compris les erreurs, à L. F. Flutre, n'inspire guère confiance non plus. Elle doit se lire ainsi : *Documents sur l'ancien Hôpital d'Aubrac*, t. I (1108-1341), par J.-L. Rigal et P.-A. Verlaguet, Rodez, 1913-1917 ; le tome II a paru sous le titre *Documents sur l'Hôpital d'Aubrac*, par J.-L. Rigal, Millau, 1934.

En somme, un livre dont les hardiesse, tant sur le plan des méthodes que sur celui des résultats, risquent de laisser plus d'un lecteur perplexe. Est-ce le prix à payer dès lors qu'on s'efforce de frayer des voies nouvelles ?

Jean-Pierre CHAMBON.

DOMAINE IBÉRO-ROMAN

ÉTUDES.

Manuel ALVAR, *Niveles socio-culturales en el habla de Las Palmas de Gran Canaria*, Ediciones del Excmo Cabildo Insular de Gran Canaria, 1972, 356 pages (avec 31 cartes, 10 spectrogrammes, Index des auteurs, des matières, des mots).

Cet ouvrage a été publié en 1972, et l'on pourrait penser qu'il est bien tard pour en faire un compte rendu. Il nous a semblé au contraire qu'il convenait d'en parler ici, car il n'est pas fréquent qu'en l'espace de quelques années une région voie se réaliser son atlas linguistique et une étude socio-linguistique. Il est encore moins fréquent, bien sûr, que l'auteur en soit le même, mais nous avons évoqué plus haut la bonne fortune des Iles Canaries lorsqu'elles accueillirent M. Alvar à l'Université Internationale de Las Palmas.

Las Palmas de Gran Canaria, cette grande capitale provinciale de 350 000 habitants en 1972 — 14 000 en 1860, 120 000 en 1940 —, constitue le point 2 de l'*ALEICan* (GC 2), conformément aux principes des atlantographes hispaniques : M. Alvar, tout comme M. Badía i Margarit, enquête dans les villes et non pas seulement dans les villages.

Les enquêtes menées pour l'*ALEICan* conduisirent M. A. à entreprendre, dès 1966, une série d'enquêtes de types vertical, auprès de personnes de niveaux d'instruction et de types professionnels différents, en tout une dizaine de personnes réparties de façon « satisfaisante » dans la ville : « les personnes instruites... étaient dans le centre, ... les personnes d'instruction moyenne appartenaient à des quartiers marginaux, de caractère urbain ou rural » (§ 7.3.4.). Ces enquêtes furent faites de façon approfondie, à l'aide du questionnaire de l'*ALEICan* et d'un questionnaire spécifique.

Ce travail de base accompli, la grande enquête fondée sur un vaste échantillonnage de population pouvait commencer. La ville fut divisée en 9 quartiers, en partant de la division qu'établissent les habitants eux-mêmes, et à l'intérieur de ces quartiers, M. A. interrogea un échantillon varié de population. En tout 73 enquêtes, presque toutes enregistrées sur magnétophone, qui utilisent le principe de l'entretien directif et non directif.

L'analyse des résultats nous semble tout à fait remarquable. Ils sont d'ordre phonétique et phonologique et constituent l'importante seconde partie (p. 59-173). La description du système, très détaillée, très clairement présentée, s'accompagne chaque fois que cela est possible de conclusions de portée plus générale, et l'on suit de paragraphe en paragraphe la progression de l'analyse, ce qui donne à ces chapitres un caractère attrayant qui manque d'ordinaire à ce genre d'étude.

Les chapitres de synthèse sont très stimulants. La relation ville-campagne dans le langage de Las Palmas, où l'on voit en particulier que les tendances des parlers urbains prolétaires coïncident avec celles des parlers ruraux, l'analyse très nuancée du polymorphisme, la norme régionale par rapport aux parlers locaux et au système de l'espagnol commun, voilà, pour ne citer que quelques exemples, des directions de réflexion et de recherches tout à fait solides.

Cet ouvrage a le mérite de partir d'un certain nombre de paramètres que l'auteur considère comme des faits les uns d'ordre historique (histoire et évolution de la diaspora sévillanne), les autres d'ordre socio-géographique, comme la ville et le macrocosme canarien, ainsi que des déterminants socio-culturels (professions, classe, etc.).

A partir de ces photographies peu contestables, une analyse phonétique per-

met de formuler une série d'hypothèses d'un grand intérêt, dont une des plus éclairantes soutient que plus le degré de socialisation ou d'urbanisation est fort, plus on aura affaire à une norme, à un modèle coercitif porteur d'une conscience linguistique. Les méthodes de la sociologie ou de la socio-linguistique permettent la validation de ces hypothèses.

Mais l'auteur, qui se défend de vouloir trop dépendre d'une discipline qui peut être étrangère en dépit de son cousinage avec la sienne propre, est amené à se poser la question que tout linguiste se pose, qui est de savoir s'il est possible que la linguistique puisse se fonder comme linguistique sociale ET — et non pas seulement OU — comme socio-linguistique (§ 82). C'est sans doute au prix de l'établissement de véritables concepts opératoires relevant du domaine de la seule linguistique que la réponse pourra être un jour digne de la question.

Marie-Rose SIMONI-AUREMBOU.

BARRERA-VIDAL (Albert), *Parfait simple et parfait composé en castillan moderne*.
Munich, M. Hueber, 1972. 22,5 cm, 350 p., bibliogr. p. 331-345.

En écrivant cette monographie sur un aspect du système verbal espagnol qui n'a pas toujours inspiré les grammairiens, A. Barrera-Vidal ne pense pas avoir fait, dit-il (p. 319), œuvre révolutionnaire, mais il espère au moins « avoir réussi à présenter les faits observés d'une façon plus adéquate et plus exacte que cela n'avait été fait auparavant » (p. 319). Et c'est vrai. Situant le problème dans le cadre d'une théorie de la langue et du discours qui en réfère aux plus grands noms de la linguistique, Barrera-Vidal a choisi une méthode sémasiologique et inductive, qui part des formes pour aller vers le sens, s'appuie sur le particulier pour essayer de découvrir le général. Il a donc dépouillé un corpus de 55 documents (cf. p. 348-349 : films espagnols, sud-américains, pièces de théâtre espagnoles, textes romancés, presse écrite), ce qui lui a évité de construire *a priori* un système du parfait coupé de la réalité linguistique concrète.

Le bilan de ce travail soigné et exigeant ? Une meilleure définition du rôle des deux parfaits, le parfait simple se démarquant du présent par une opposition privative (il porte l'antérieur absolu), le parfait composé s'en distinguant par une opposition participative (l'antériorité qu'il exprime est saisie en continuité ou connexion avec le présent). L'un et l'autre se différencient tant par la forme que par le sens. « Leur contenu complexe (polysémie) est en partie, mais en partie seulement, commun (synonymie partielle). Ils se distinguent fort bien sur le plan temporel ainsi que sur une partie du plan aspectuel » (p. 318). D'où, selon les cas, la possibilité ou l'impossibilité d'un choix pour le locuteur. Dans une analyse statistique substantielle, Barrera-Vidal montre combien la situation et le type de discours peuvent peser sur l'emploi des deux parfaits, le parfait simple ayant, pourrait-on dire, vocation narrative, tandis que le parfait composé tend à augmenter son actualisation dès lors que s'instaure une situation de « dialogue » ou l'évocation du passé comme antériorité contiguë au présent. La personnalité des deux parfaits est ainsi, non seulement définie, mais mesurée.

Peut-on, devant une étude aussi minutieuse, émettre quelques doutes ou regrets malgré tout ? Le lecteur n'est pas toujours convaincu de l'utilité des notes, si abondantes qu'elles constituaient pour un peu la moitié du volume (cf. p. 222, 4 notes en 8 lignes, soit une page de notes pour 8 lignes de texte ; chap. 2, 55 notes pour 9 pages de texte ; est-il nécessaire de répéter sous forme de citation ce qui a été dit et donc assumé dans le texte, ou est-ce que le principe d'autorité changerait éventuellement une erreur en vérité ?, est-il indispensable d'interrompre la lecture, p. 132, par une note de 2 pages sur l'objet ou régime, p. 135, par une autre note de 2 pages sur l'aspect ?). Ceci dit, elles sont souvent très riches en elles-mêmes ; mais elles auraient gagné à être fondues le plus possible dans le texte.

Sur le plan des conventions de départ et de la méthode, la notion de « langue moyenne » sur laquelle reposent le choix du corpus et, par voie de conséquence, l'analyse et ses résultats prête le flanc à des critiques bien connues. Elle a amené Barrera-Vidal à éliminer de son corpus tout texte qui n'était pas de la prose, et dans la prose, tout ce qui relevait d'« intentions étrangères aux simples besoins de la communication » (p. 24). On peut se demander s'il est légitime de réduire ainsi la langue à l'une de ses fonctions, même s'il s'agissait initialement de tester la vitalité respective des deux parfaits dans l'espagnol moderne (p. 58) ; si ce n'est pas restreindre arbitrairement le domaine à explorer. On reconnaîtra en tout cas à Barrera-Vidal le mérite de délimiter explicitement son champ d'investigation et de ne pas appliquer ses résultats aux domaines non explorés.

Plus gênante : une conception également réductrice de l'acte de communication, où le locuteur n'est vu que comme émetteur, le destinataire ou l'interlocuteur que comme récepteur — les rôles pouvant s'échanger (*passim* et p. 297). Il paraît urgent que la linguistique se débarrasse de ces concepts physico-mécanistes qui trahissent la réalité. Il suffit de comparer un « message » au départ et un « message » à l'arrivée quand il y a trois ou quatre intermédiaires pour être fixé sur les qualités de l'*homo linguisticus* comme récepteur-émetteur ! Le destinataire n'est pas neutre devant un énoncé, ni passif ; il ne retient pas tout non plus. En fonction des circonstances qu'il vit au moment où il prend connaissance d'un énoncé, en fonction aussi de sa compétence linguistique, de son histoire personnelle, il réagit, il sélectionne, il altère, il substitue, à la limite il recrée, non sans détruire. Le modèle de l'oreille qui décode-recode un message selon un code employé par tous les individus d'une même communauté est certes plus séduisant, plus facile à dominer ; mais ce n'est qu'une image, qu'on ne peut même pas accepter comme schéma de l'audition.

On se rendrait compte, du reste, aux conclusions de Barrera-Vidal que ces considérations de théorie générale n'étaient pas indispensables à l'exposé : avec une autre conception de la communication sa démarche sémasiologique aurait sans doute abouti aux mêmes résultats ! En revanche les perspectives auraient été différentes, vraisemblablement, si les parfaits avaient été mieux intégrés au reste du système verbal. Au niveau théorique, Barrera-Vidal présente bien divers schémas structuraux de l'indicatif (cf. p. 56) et du mode non personnel (cf. p. 135). Il analyse avec soin les rapports des parfaits avec les autres temps

du passé, avec la forme en -RA, etc. Mais on n'observe pas que l'analyse modifie en quoi que ce soit les perspectives de départ.

C'est surtout dans l'étude statistique (p. 251-295), au demeurant fort instructive, que la vision « monographique » rétrécit l'horizon : isoler deux classes du système verbal pour les comparer c'est, en un sens, se priver de la référence majeure permettant de les décrire avec exactitude. Barrera-Vidal n'avait peut-être pas les moyens, à l'époque où il préparait ce travail, de recueillir dans les 55 documents du corpus l'ensemble des formes verbales, de traiter les données numériques correspondantes, de dénombrer les occurrences de chaque document. Pourtant on ne peut considérer de la même façon un effectif de 150 parfaits dans un texte de 4 000 occurrences et un effectif égal dans un texte de 8 000 ; on ne peut assimiler un effectif de 150 parfaits dans un système verbal comptant 3 000 individus et un effectif identique dans une population de 10 000 occurrences verbales. (Si l'on calcule l'effectif théorique du p. c. et du p. s. dans un texte à partir du total p. c. + p. s. dans ce texte, on pose en principe que la distribution est régulière dans tous les documents du corpus, ce qu'il faudrait d'abord démontrer, et que seule varie la répartition entre p. c. et p. s.) Assurément, les phénomènes qu'étudie Barrera-Vidal (affinité p. s.- récit, p. c.-dialogue notamment) s'opposent avec une telle netteté que des valeurs relativisées ne devraient pas, en apparence, bouleverser les résultats. Ces derniers, cependant, seraient plus convaincants, et plus facilement comparables. Ils prendraient aussi une autre signification, car on ignore, quand on isole deux classes d'un système, si dans tel document une autre classe (par ex. le présent) n'a pas pris le relais de l'un des parfaits ; on est dans l'impossibilité matérielle d'apprécier l'économie globale du système et, à l'intérieur du système, les rapports exacts entre classes.

Ces quelques remarques n'enlèvent rien à l'intérêt des analyses concrètes de Barrera-Vidal, ni à la validité de ses principales conclusions, qui ne concernent, volontairement, que l'espagnol. L'auteur insiste : « dans le domaine grammatical, les catégories observées ne sont en principe valables que pour la langue étudiée » (p. 319). C'est preuve de modestie, ou de sens historique. Tous les théoriciens seront-ils d'accord ?

René PELLEN.

RUIZ-FORNELLS (Enrique), *Las Concordancias de « El Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha »*, t. I. Madrid, Cultura Hispánica, 1976 ; 32,5 cm, 321 p.

Ces nouvelles concordances viennent s'ajouter à une liste qui pour l'espagnol, comme le rappelle p. 11 E. Ruiz-Fornells, commence à être longue : E. Florit, *Obra poética* (A. M. Pollin, 1967), Garcilaso de la Vega, œuvres poétiques (E. Sarmiento, 1970), Bécquer, poésie (E. Ruiz-Fornells, 1970), J. Hernández, *Martin Fierro* (D. C. Scroggin, 1971), *Poema de Mio Cid* (F. M. Waltman, 1972), Lorca, théâtre et poésie (A. M. Pollin, 1975)...

Le tome I devrait comprendre, si l'on en croit la page de titre, les concordances pour les formes commençant par A, puis deux appendices présentant le *Revue de linguistique romane*.

vocabulaire par ordre alphabétique et par ordre de fréquence. Dans l'édition que j'ai utilisée, cette seconde partie manque. C'est une lacune d'autant plus regrettable qu'aucune information numérique ne figure sur les concordances. On peut penser que l'auteur publiera ces appendices séparément.

Dans une introduction à la fois dense et un peu rapide [signalons une coquille p. 12, col. B, l. 22 ; *que*, la forme la plus fréquente, intervient 20 443 fois, non 201 443 ; cf. l. 7 de la même col.], R.-F. nous apprend comment, au bout de neuf ans de travail, il est en mesure, aujourd'hui, d'entreprendre la publication de ces concordances. Elles ont été réalisées à l'Université de l'Alabama (sur un Univac 1110 ; programme Fortran V écrit par C. Henry Copeland) à partir de l'édition de M. de Riquer, Planeta, 1967 ; l'une des raisons déterminantes dans le choix de cette édition ayant été qu'elle contenait, outre le texte de Cervantes, le *Don Quichotte* d'Avellaneda, que R.-F. a voulu traiter en même temps (il en publierá également les concordances). R.-F. ne s'explique guère sur cette exigence ; a priori les raisons sont surtout d'ordre littéraire ; mais à ce compte on pourrait admettre la nécessité de traiter aussi bien en regard du *Quichotte* tel ou tel roman de chevalerie auquel Cervantes se réfère constamment.

Quoi qu'il en soit, le résultat sera pour nous deux concordanciers — qui s'en plaindrait ? Les formes apparaissent en milieu de page avec contexte bilatéral, le contexte de droite classant l'occurrence selon un ordre partiellement alphabétique ; sur le bord extérieur, gauche ou droit selon les pages, la référence du texte dans l'édition de Riquer ; 90 caractères par ligne ; 100 lignes par page ; 321 p. pour la lettre A. Voilà les caractéristiques matérielles d'ensemble de ce nouvel outil de travail, remarquable à plus d'un titre.

La présentation en est en général très claire ; la forme en concordance se détache bien du contexte ; la référence est elle aussi très lisible, grâce à une impression presque irréprochable. R.-F. a pu disposer d'une chaîne minuscules/majuscules et de tous les signes diacritiques ou de ponctuation dont il avait besoin (accents ; [é ?] ; [í !], etc.) ; même l'italique a pu être rendue par un souligné. Si l'on tient compte, par ailleurs, de l'économie d'une mise en page qui permet d'éditer 100 références par page, de la correction semble-t-il parfaite du texte enregistré, et enfin du volume peu encombrant du livre (il est vrai qu'il ne contient que la lettre A !), ce tome I, même incomplet, se recommande par des qualités qu'on trouve rarement réunies dans les publications de cette nature. On espère que les tomes suivants ne se feront pas attendre !

Tous les concordanciers, néanmoins, découlent de choix parfois discutables ou posent des problèmes techniques ou théoriques encore mal dominés. Sans que les remarques qui vont suivre enlèvent quoi que ce soit aux mérites intrinsèques de l'ouvrage énumérés plus haut, il convient de signaler certaines particularités, qui ne finissent pas de convaincre. Tout d'abord, on ne voit pas très bien pourquoi l'équipe de R.-F. a inclus dans la forme le signe de ponctuation qui la suit, ce qui a pour résultat d'introduire plusieurs séquences dans le classement alphabétique, dissociant les occurrences, créant par ex. les sous-classes *Alá !*, *Alá,*, *Alá* — ce qui aboutit à une semi-contradiction avec la décision de classer par ordre alphabétique suivant le contexte droit : le filtre de la ponc-

tuation empêche le classement alphabétique de s'effectuer sur l'ensemble des occurrences. Au-delà de ces anomalies, on pourrait mettre en question le classement des occurrences d'après le contexte de droite. Malgré des avantages indéniables (constructions syntagmatiques, surtout dans les concordances des « mots grammaticaux », régime des verbes, alternances syntaxiques sautent aux yeux sans effort), ce mode de classement occulte absolument la chronologie du texte. En tout état de cause, le contexte de gauche, également possible, serait aussi intéressant que le contexte de droite. Peut-être serait-il donc utile de rechercher quelle est la présentation qui apporte le plus d'information (au plus grand nombre d'utilisateurs).

On retrouve par ailleurs le problème des homographes. La non-distinction de *acuerdo* subst. / *acuerdo* vb. (p. 133), *al* ' otra cosa ' / *al* (*a* + *el*) (p. 159), *Alba* / *alba* (p. 177), *alcance* subst. / *alcance* vb. (p. 179), *Alto* ' Basta ' / *alto* adj. (p. 202), etc., a des conséquences immédiates et lointaines non négligeables : 1) les formes doivent être examinées une à une par l'utilisateur (ce n'est pas toujours un mal ; mais le plus souvent tout de même, dans les cas non ambigus, une perte de temps inutile), 2) les statistiques sont a priori fausses, ex. : le nombre des formes recensées est évidemment inférieur au nombre des formes réellement distinctes ; la fréquence affectée à chaque forme du vocabulaire est souvent hypothétique. Cette option qui consiste à identifier forme et graphème entraîne d'autres inconvénients.

Les contractions et enclises sont respectées (*del*, *al*, *dellas*, *desta*, *ascuras*, *acordarse*) : quel crédit accorder aux statistiques des prépositions et des pronoms personnels ? On voit qu'une forme comme *limpiárselos* incrémentée de 1 le dictionnaire des formes, mais réduit de 1 les fréquences respectives de *limpiar*, *se*, *los*, réduit de 2 la valeur N qui mesure l'étendue du texte. Le rapport M/N (M : formes), qui peut servir d'indice de richesse morphologique, en sera lui aussi faussé (l'indice complémentaire M/V ne peut ici être calculé, les formes n'étant pas lemmatisées).

Est-ce le même respect de la graphie ? Des formes tronquées (sans doute en saut de ligne) apparaissent dans de nombreuses citations, ex. p. 58 « ... a Lazar- », p. 59 « ... a tontas y a lo- », p. 311 « *aventu-* » (comptée comme une forme distincte ?), p. 149 « No me despuntes de *agu-* », p. 184 « *filó-* » ; mêmes conséquences que *supra*.

Une dernière remarque générale : le contexte retenu est souvent insuffisant, ex. p. 176 « por jamás *alabado* », « y voz de sus *alabanzas* ». Pourquoi les 90 caractères de la ligne n'ont-ils pas été systématiquement utilisés (sauf, évidemment, pour les formes en position de commencement absolu) ? On se trouve ainsi devant de nombreux fragments ininterprétables, ce qui exige le retour au texte de Planeta : cf. p. 178 « *Alborotáronse* », p. 184 « ni me *alegues* con *filó-* ; », p. 186 « ¿ cómo *alguna* ? », p. 198 « el *alma* a mirarla atenta », p. 205 « *Allí*, joh amigo ! ».

Mais, plus largement, le problème qui se pose est celui de l'utilisation virtuellement polyvalente de toute concordance. Or, à cet égard, il semble que l'un des critères premiers à retenir soit la possibilité pour toute forme d'être syn-

taxiquement analysable dans le contexte cité. La notion évoquée n'étant pas de prime abord évidente, sans doute faudrait-il procéder à des recherches variées et précises sur la variation de la longueur des phrases selon les auteurs, les époques, les genres, les langues..., ainsi que sur les besoins des diverses catégories d'utilisateurs (littéraires, certes, mais les linguistes, mais les historiens, les sociologues, les ethnologues, etc. ?), afin de déterminer pour chaque concordance la longueur moyenne optima du contexte. Cette décision devrait probablement s'appuyer sur l'analyse préalable de plusieurs échantillons du texte à traiter.

Finalement, le problème de fond (sans pour autant négliger les contraintes économiques et conjoncturelles de tout travail de recherche) est peut-être celui du support des concordances. Le livre, si pratique à bien des égards, impose des limites souvent regrettables à l'étendue des concordances (espace matériel, lisibilité, coût), à la diversification de l'information, etc. L'accès direct en mode conversationnel au texte mémorisé (avec variabilité constante de l'étendue du contexte) n'existant que pour une infime minorité de chercheurs, la microfiche serait peut-être une solution moyenne, permettant, sous un volume réduit, de publier des concordances plus étoffées, avec les références statistiques minimales (effectif de la forme, fréquences relatives diverses — référence au texte, au corpus, etc., selon le cas —, indication du rang — dans le chapitre, le texte, éventuellement dans le tableau des classes de fréquences —, etc.). Ainsi les concordances établies par une équipe auraient-elles plus de chances de répondre aux besoins imprévisibles de spécialistes de tous horizons. Dans son état actuel, et malgré les inconvénients signalés, il est certain que le livre de R.-F. rendra d'innombrables services, ne serait-ce que par ses références exhaustives au texte de Cervantes. A moyen terme, cependant, souhaitons que se constituent 1) des bibliothèques de textes mémorisés, 2) des banques de concordances, 3) des systèmes mixtes où l'on pourrait accéder aux données textuelles dans des conditions que chacun fixerait selon ses besoins, pour en tirer notamment des concordances sélectives (non seulement par rapport aux formes recherchées mais par rapport aux structures linguistiques elles-mêmes). Il semble bien, en effet, que pour indispensables qu'elles soient (et sans doute le resteront-elles), les concordances-livre, figées, étroites, i. e. non dynamiques, non adaptables, matériellement encombrantes, représentent, sur le plan méthodologique, une formule du passé plus que de l'avenir. Mais il y a un point où les méthodes et leurs complications remettent en cause toutes les infrastructures, les habitudes, voire l'organisation générale de la recherche en Lettres et Sciences Humaines. En débattre ici serait hors de propos ; mais il en sera bientôt temps, ailleurs !

René PELLEN.

Germán DE GRANDA, *Estudios sobre un área dialectal hispanoamericana de población negra, las tierras bajas occidentales de Colombia*. Bogotá, Publ. del Instituto Caro y Cuervo, 1977. 366 p., cartes, photographies.

M. de Granda a rassemblé en un volume élégant des monographies de linguistique et d'ethnographie, à première vue hétéroclites, mais que relie en fait un lien extrêmement solide : elles sont toutes consacrées à la population noire de la frange occidentale de la Colombie, et les enquêtes ont eu lieu entre 1973 et 1975. Le reproche de la disparate s'évanouit donc devant l'unité de temps, d'espace et de société appliquée à la langue, d'autant que l'économie du livre est malicieusement trompeuse. Si elle comprend une 1^{re} partie de Linguistique et une 2^e partie de Folklore, force nous est de constater bien vite que, bien sûr, l'ethnographie abonde dans les chapitres de linguistique, tandis que les textes de littérature orale constituent évidemment une documentation linguistique très riche.

Cette richesse même de l'ouvrage nous oblige à ne retenir ici qu'un petit nombre d'illustrations saillantes. Ainsi, dès le premier chapitre : la région étant mal connue du point de vue linguistique, l'auteur, après description de ses conditions générales (géographiques, historiques, économiques, sociales), et justement en fonction d'elles, esquisse un premier débroussaillage dialectal : dialectologie à grands traits, puisque fondée sur l'aréologie — mot et chose — du petit canoé, véhicule privilégié de ces régions il est vrai. L'auteur est évidemment conscient du danger d'approximation, voire d'erreur, qu'il court ainsi ; mais il a le goût du risque scientifique, il le montre en osant des prévisions quant à l'avenir linguistique de la zone ! Du second chapitre, on retiendra notamment la discussion méthodologique : l'auteur plaide, de façon convaincante, pour une géographie linguistique qui tienne davantage compte des paramètres socioculturels. Il tient notamment — et le problème est important — que bien des phénomènes, que le « pur » linguiste impute au polymorphisme, pourraient en fait être utilement ventilés grâce à la sociolinguistique. A l'occasion d'un problème de détail, examiné par la suite, l'auteur montrera d'ailleurs la finesse de sa grille d'interprétation. Il s'agit de la réalisation de /k/ sous forme d'occlusion glottale : « quiere esto decir, en términos sociolingüísticos, que la realización del sonido oclusivo glotal en el área estudiada está correlacionada con los individuos de sexo femenino pertenecientes a un estrato socio-cultural bajo, sin limitación de edad, y con los individuos del sexo masculino solamente hasta el final de la niñez y comienzo de la juventud » (p. 106-107), ce qui amènera M. de Granda à rejeter plus loin l'explication du phénomène par un substrat amérindien.

Ces quelques points suffisent sans doute à montrer que l'auteur se situe dans le vaste courant de pensée qui tente de réinsérer l'homme dans une linguistique d'où l'on a pu craindre un moment qu'il ne fût évacué : courant de pensée auquel ne peut qu'adhérer le dialectologue, linguiste de terrain plus que de cabinet. Fait sympathique dans l'ouvrage de M. de Granda, ses convictions sociolinguistiques ne l'entraînent pas le moins du monde à brûler, ni même à ignorer, comme il n'est que trop courant à l'essor d'une discipline neuve, les apports de la linguis-

tique préexistante. Bien au contraire, puisqu'à une information sans faille, l'auteur joint une parfaite maîtrise des disciplines les plus traditionnelles, témoin son flair étymologique et sa patience philologique. Du premier, on aura un aperçu avec le chapitre consacré à la *chula* 'grenouille' : une longue quête à travers les dictionnaires anciens et modernes permet à l'auteur d'écartier l'origine romane du mot, et de suggérer qu'il serait d'origine kikongo ou kimbundu — bref, qu'on aurait là l'un des africanismes apportés par les esclaves en Amérique du Sud. De la seconde, on aura une idée avec l'émouvante découverte d'une version populaire, en quelque 120 vers, d'un *Fierabras* ; le *decimero* analphabète n'oublie ni Durandal, ni Galafre, ni « el Almirante Balán », et M. de Granda s'est attaché avec bonheur à démêler l'étrange écheveau de filiations sourcierres, mais aussi à reconstituer les étapes de l'inattendu voyage qui conduisit le texte médiéval de France en Espagne, d'Espagne vers le nouveau monde, et jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique (p. 306-321)...

Je ne prétends pas que tout, dans l'ouvrage de M. de Granda, sera accepté avec enthousiasme. Son hypothèse de l'origine bantu de *chula* 'grenouille', pourra par exemple susciter quelque critique de la part de spécialistes connaissant le gasc. *chòlo* 'crapaud' et l'ital. *la ciola* 'id.' ; mais, dans le domaine étymologique, a-t-on jamais de certitude ? L'important, c'est qu'avec ses *Estudios...*, M. de Granda nous a livré une documentation extrêmement riche sur une région jusqu'ici mal connue ; que la lecture de son livre stimule par les perspectives nouvelles qu'il ouvre ; qu'elle est salubre, grâce à la remise en question d'idées trop rapidement reçues, grâce aussi au constant souci de liaison interdisciplinaire de l'auteur. Que dire enfin, sinon que les *Estudios...* de M. de Granda, d'emblée ont su se hisser au rang des classiques de la socio- et de l'ethnolinguistique ?

J.-C. DINGUIRARD.

ATLAS LINGUISTIQUE.

Manuel ALVAR, *Atlas lingüístico y etnográfico de las Islas Canarias*, Ediciones del Excmo Cabildo Insular de Gran Canaria, t. I, 1975 (láminas I-406), t. 2, 1976 (láminas 406-840).

Pourquoi un *Atlas linguistique et ethnographique des Iles Canaries* ? (en abréviation *ALEICan*). Son auteur, M. Manuel Alvar, s'en est expliqué dans un article paru en 1963, « Proyecto del Atlas lingüístico y etnográfico de las Islas Canarias », in *Revista de filología española*, t. XLVI, p. 315-328, ainsi que dans la « Note préliminaire » du tome I de l'*ALEICan*. Quant à nous, nous dirons que les Canaries disposent de cet atlas grâce à la conjonction d'un chercheur et de moyens.

Ces îles ne figurent pas dans l'*Atlas lingüístico de la Península Ibérica*, Madrid, 1962, et pourtant, si elles sont éloignées de la Péninsule, elles n'en sont pas moins territoire espagnol et leur langue est l'espagnol, plus exactement une variété de l'espagnol d'Andalousie. Peu ou mal étudiées du point de vue linguistique, elles vivaient à l'écart de la vie scientifique, jusqu'au jour où M. A.

alla faire des cours à l'Université Internationale de Las Palmas de Gran Canarai. Depuis lors, articles et ouvrages se succèdent.

Mais si le chercheur passionné qu'est M. A. a pu réaliser cet atlas, c'est que, pourrait-on dire, les Canaries ont voulu avoir leur atlas linguistique, et qu'elles en ont fourni les moyens : l' « Instituto de Estudios Canarios (La Laguna) » a subventionné les enquêtes, les « Cajas de Ahorro » les frais de cartographie, et l' « Excmo Cabildo Insular de Gran Canaria » les frais d'impression.

L'*Atlas des Canaries* vient après celui de l'Andalousie (abréviation *ALEA*). Le réalisateur en est le même, et il faut voir plus qu'une succession chronologique dans cette succession de volumes. Les Canaries sont un « maillon » (la comparaison est de M. A.) entre l'Andalousie et le Nouveau Monde, et « l'*ALEICan* est la projection andalouse, nécessaire et indispensable, pour comprendre l'Amérique ; c'est pourquoi il a surgi comme une continuation de l'*ALEA* » (*ALEICan*, « Note préliminaire »).

Continuateur de l'*ALEA*, il l'est dans sa présentation : même emploi du rouge et du noir dans la typographie, traduction en six langues du titre de chaque carte, même système de commentaires — d'une part, le titre de la carte est toujours expliqué d'une façon claire et concise, d'autre part, les commentaires ne sont pas dans une marge, mais simplement dans les parties blanches de la carte. Enfin, l'alphabet reste l'alphabet phonétique international, et la transcription est toujours aussi fouillée, puisque l'on trouve huit sortes de *yod*, et que les neuf *a* sont en réalité dix-huit, cette voyelle pouvant être relâchée, comme toutes les voyelles des Canaries.

La grande différence réside dans le format. La superficie des îles est réduite, et la dimension des cartes est de 26,5 × 39,5 cm. C'est un format maniable, et les volumes sont reliés. De plus, les huit îles étant disposées en arc de cercle, la mer qui les entoure laisse beaucoup de blanc pour y placer facilement commentaires et dessins. La calligraphie de M. Braulio Diez est précise et élégante, les dessins de M. Julio Alvar sont remarquables, l'ensemble est très soigné, d'autant plus que le papier est un magnifique papier couché. Disons-le, c'est un ouvrage de luxe.

La Table des Matières suit, *mutatis mutandis*, celle de l'*ALEA*. En voici les principaux chapitres : tome I. Cultures, joug, charrois, moyens de transport, vigne et vin, moulins et pain, végétaux, animaux sauvage, élevage ; tome 2. Animaux domestiques, pêche, apiculture, corps humain, maladies, vêtements, maison, travaux domestiques, métiers, du berceau à la tombe, religion, jeux, temps et chronologie, phénomènes atmosphériques, topographie et accidents du terrain.

(*Note*. Le troisième volume paraît au moment où nous relisons ces épreuves : La mer, phonétique, morphologie, syntaxe).

Atlas ethnographique.

Comme pour l'*ALEA*, *ETNOGRÁFICO* est écrit avec des caractères de même dimension que *LINGÜÍSTICO*, et c'est justifié, car M. A., comme tout auteur d'atlas linguistique, sait qu'il faut bien connaître « les choses » pour obtenir « les mots » ; mais, peut-être plus que d'autres, il est particulièrement soucieux de faire décou-

vrir au lecteur les réalités de la terre où il enquête. C'est ainsi que nous retrouvons les planches de photographies que nous avions tant appréciées pour l'Andalousie.

Le tome 2 offre 33 planches de photographies, à raison de 9 photographies par page, sur les thèmes suivants : fours — cultures — maisons — églises — paysages — « panoramiques », ou vues des localités qui ont servi de points d'enquête. Et pour cette dernière rubrique, il nous faut évoquer Jaberg, et les pages bien connues d'*Aspects géographiques du langage* qui débutent ainsi : « Figurez-vous un village perché sur une crête de rochers des Monts albains... » et qui continue «... nous ne sommes pas ici au point 654 de l'*Atlas*, chiffre pâle d'une liste sans couleur, c'est Serrone... » (p. 29). Il n'est pas inutile que l'on puisse voir /Lz 3/, c'est-à-dire Femès, au pied d'un volcan noir, ou /Go 3/, La Calera, et ses belles maisons blanches, îlot de verdure au flanc de la montagne aride.

Le premier volume contient 15 cartes purement ethnographiques (ex. 18 « Types de charrues », 207 « Plantes pour faire le charbon (de bois) »), et plus de 25 planches de dessins, sans compter les illustrations qui figurent sur la carte même.

La première réaction « naïve » du lecteur étranger qui commence à feuilleter l'atlas le conduit à s'arrêter devant les dessins qui représentent un dromadaire attelé à une charrue (t. I, pl. 117 et 118) ou portant la charrue aux champs (pl. 115). On est attiré par l'exotisme, les dénominations de la tarantule (carte 301), ou du lézard des Iles Canaries, le « perinquéen » (carte 299). On s'étonne de ne trouver ni serpents ni renard, ou de constater que les abeilles et les guêpes sont quasi inconnues à Fuerteventura et à Lanzarote. En revanche, le figuier donne lieu à 4 cartes et une page de commentaires (pl. 285 à 289), et le bananier occupe 10 cartes (pl. 293 à 301).

Toutes ces cultures spécifiques méritent une étude ultérieure. Pour l'instant, nous dirons quelques mots d'un chapitre commun à l'Andalousie et aux Canaries, celui des moulins. Dans les deux atlas, une carte ethnographique donne, pour l'*ALEA*, les « Types de moulins à farine » (244), et pour l'*ALEICan*, la « Répartition des moulins à vent et des moulins actionnés par un animal » (167). Le moulin à vent est admirablement illustré dans les deux domaines (pl. 188, 189, 190, 191 *ALEICan*, et pl. 245, 246, 247 *ALEA*). Aux Canaries comme en Andalousie, la terminologie, très technique, n'a pu être recueillie que de façon sporadique et figure sur une planche de commentaires (*ALEICan* 187, *ALEA* 248). Les moulins actionnés par un animal, en voie de disparition, n'ont pu donner lieu qu'à une planche de dessins et à une liste de termes (*ALEICan* 192 et *ALEA* 244). Mais les deux domaines présentent des différences. Le moulin à eau est inconnu aux Canaries (*ALEA* cartes 246 et 247, pl. 242) ; on y trouve encore, en revanche, un archaïque moulin à main, encore assez bien connu, comme en témoignent les illustrations de la pl. 194, et les cartes 168 « Moulin à main » et 169 « Auget » (sic), c'est-à-dire trou par où on jette le grain — notons au passage que ces termes sont variés, à la différence des désignations du « trou », terme général (carte 787), où domine la forme *agujero*.

Le tome 2 est encore plus riche, avec près de 30 cartes ethnographiques et une trentaine de planches d'illustrations. C'est le volume où l'on traite la maison :

3 pl. de plans de maisons rurales, 3 pl. de dessins de balcons merveilleusement ouvragés, 14 dessins de cheminées (pl. 596 et 597).

Les repas ont été minutieusement étudiés. C'était un des traits originaux de l'*ALEA* et on le retrouve ici. Voici le détail des cartes : 607 « Petit-déjeuner (heure à laquelle il a lieu) » ; 608 « Que prend-on au petit-déjeuner ? » (carte ethnographique) ; 609 « Repas de midi (heure) » ; 610 « Types de déjeuners les plus courants » (carte ethn.) ; 611 « Repas du soir (heure) » ; 612 « Types de dîners les plus courants » (carte ethn.). Suivent 5 pages (pl. 627 à 631) de renseignements statistiques sur l'alimentation des îles, toute l'information étant tirée des enquêtes, bien entendu. Comme le dit l'auteur, ces renseignements proviennent « de personnes de classes sociales très modestes, nos propres informateurs, ce qui donne aux réponses un caractère typique marqué, non contaminé par des coutumes étrangères ». Ces tableaux seront précieux pour les ethnographes, car combien de temps pourront se maintenir les types de vie traditionnels dans ces îles agressées par le tourisme ?

Signalons enfin une innovation, que l'on pourrait appeler « les travaux et les jours ». Tous les noms des mois ont été demandés et cartographiés, en raison du grand nombre de variantes phonétiques, et, à côté de chacune des 12 cartes, figure une carte ethnographique. On a donc 717 « Janvier », 718 « Les travaux du mois de janvier », etc. (cartes 717 à 740).

Nous n'avons certes pas épousé la matière ethnographique de ces deux volumes, mais nous pensons avoir donné un aperçu suffisant du soin avec lequel ont été menées les enquêtes. Tout lecteur consultera cet atlas avec un intérêt qui grandira à chaque page.

Atlas linguistique.

« ... J'ai cherché la cohérence avec une parcelle fondamentale du monde hispanique, l'Andalousie » (*ALEICan*, « Note préliminaire »). Les exemples de cette « cohérence » linguistique que M. A. a recherchée entre Andalousie et Canaries apparaissent dans maintes cartes, et nous allons en donner quelques exemples. Mais nous n'aborderons pas l'autre aspect de la question, les rapports entre les Canaries et l'Amérique.

Prenons les cartes « Barbe de maïs » et « Enveloppe de l'épi de maïs » (*ALEI-Can* 43, *ALEA* 104, et *ALEICan* 44, *ALEA* 105). Dans les deux cas, on voit fonctionner avec une belle variété la création métaphorique. En Andalousie, on parle de *cheveux*, *crinière* ou *tignasse*, et *moustache*, et aussi *peluche* et *soie*, pour désigner la barbe du maïs (*pelo*, *melena*, *bigote*, *pelusa*, *seda*) ; aux Canaries, on trouve les *cheveux*, la *tignasse*, la *crinière* et la *barbe* (*cabello*, *greña*, *melena*, *barba*). En Andalousie, l'enveloppe de l'épi de maïs se nomme *farfolla*, terme bien enraciné et d'origine controversée, *feuille*, *chemise* et *casaque* (*hoja*, *camisa*, *sayo*) ; et aux Canaries, *feuille*, *paille*, *chemise*, *fourreau* (*hoja*, *paja*, *camisa*, *vahina*) ; l'île de Gomera pose un problème : est-ce *la ropa* (le linge), comme on le lit à Go 2, ou *arropa*, qui pourrait être un déverbal de *arropar* (envelopper), à Go 3, Go 4, Go 40 ?

Les cartes des dénominations de certains animaux sauvages, que nous avions

eu l'occasion d'étudier pour l'Andalousie (« Dialectologie et folklore à travers quelques cartes linguistiques en France et en Andalousie », in *RLiR* 36, 1972, p. 139-151), offrent des exemples remarquables d'une unité lexicale qui se retrouve aux Canaries : on ne connaît que les dérivés de *LACERTUS* pour le lézard vert (*lagartijo*) et le *lézard gris* (*lagartija*) (*ALEICan* 300, *ALEA* 401, et *ALEI-Can* 299, *ALEA* 402) ; le terme *alacrán*, et toutes ses variantes phonétiques, couvre toute l'Andalousie et les Canaries (*ALEA* 395, *ALEICan* 296) ; quant à la fourmi volante, elle est appelée essentiellement *fourmi* (*hormiga*), souvent avec le suffixe *-ón*, et/ou un trait descriptif : *hormiga con alas*, *h. volón*, *h. volador*, etc. (*ALEA* 392, *ALEICan* 297).

D'autres cartes sont plus variées, mais présentent à peu près les mêmes termes dans les deux domaines : le taon, *tábano* en Andalousie et aux Canaries, *tabarro* uniquement en Andalousie, *mosca*, *moscón*, *mosca de caballo*, *m. de burro*, *m. de bestia* partout (*ALEA* 379, *ALEICan* 287) ; le papillon, *mariposa* (et ses diminutifs) dans les deux atlas, tout comme *paloma* (et ses diminutifs), *angelito* en Andalousie seulement, *pajarito* et *barboleta* aux Canaries seulement (*ALEA* 396, *ALEICan* 286). La mante religieuse (*ALEA* 382, *ALEICan* 289) mériterait un long commentaire ; contentons-nous de signaler que, si la richesse lexicale de l'Andalousie est incomparable, les Canaries font tout de même preuve d'un beau polymorphisme : dans les deux cas le lexique s'organise autour de *santa-teresa* et *teresa*, avec la formulette « teresa, pon la mesa », *sierva* et ses diminutifs, *caballo*, seul ou accompagné d'un qualificatif (*c. del diablo*, *c. del demonio*, *de Santiago* (*ALEA*), *ensillado* (*ALEICan*)), et nombre de créations sporadiques communes (*diablo*), ou propres à chaque domaine.

Une étude systématique de l'organisation du lexique des Canaries s'impose, d'autant que toutes les cartes ne montrent pas des affinités avec celui de l'Andalousie, loin de là : le henneton se nomme *abejorro* et *zurrón* en Andalousie, *abejón*, *mosca*, *moscón* aux Canaries (*ALEA* 378, *ALEICan* 288).

En 1963, dans l'article de présentation cité plus haut, M. A. écrivait : « une cinquantaine de points donnerait aux Canaries le réseau le plus dense de la Romania » (p. 324). Le nombre de points d'enquête définitif est de 51. Les chercheurs ne devraient pas manquer.

Notes.

Pour terminer, nous groupons ici quelques remarques à propos de certains défauts dans la présentation matérielle de ces deux volumes, par ailleurs si soignés.

On aurait aimé trouver dans les cartes liminaires une carte avec les noms de chaque île écrits bien clairement, ainsi que l'échelle. Obligé de reconnaître chaque île par les initiales placées à gauche du numéro du point d'enquête, et les indications de la page 3, le lecteur étranger est un peu dérouté au début.

On trouve quelques fautes de typographie et de calligraphie, surtout dans les traductions des titres, en français du moins (274 « date » pour « datte »), 532 « pustules de sag » (= sang), etc.) ; à 771 « Roca volcánica », les 4 premières traductions sont oubliées.

D'autre part, des erreurs se sont glissées dans la numérotation : 133 « Cerner » au lieu de 137, 299 « Lagartija » (298), 361 « Turmas » (366), 680 « Toque de angelus » (689) ; et il y a 2 cartes 217, « Colleja » et « Lengua de oveja », et 2 cartes 568 « Arrullar » et « Somier (o sustitutos) ».

Ces confusions sont gênantes lorsque l'on fait référence à l'*ALEICan* et que l'on cite le numéro de la carte. Ce sont des rectifications qui se feront aisément lors de la réédition.

Marie-Rose SIMONI-AUREMBOU.